

PREMIERE PARTIE

LA VIE ET L'OEUVRE

## CHAPITRE I

### Une longue vie

---

Alexander SUTHERLAND NEILL aura vécu au rythme de ses élans, de ses enthousiasmes, de ses révoltes... et de ses souvenirs. Tout autant que d'idées, sa réflexion se sera nourrie du quotidien et de ses rencontres. Sa pensée pédagogique ne peut ainsi guère être perçue sans que soit connue la longue vie durant laquelle elle s'est forgée puis confortée. Les ouvrages, les articles aident à cela. L'autobiographie, enfin, révèle les derniers secrets.

Les chapitres de cet ouvrage consacrés à la première partie de sa vie furent écrits dès 1939, soit à une période de grande interrogation personnelle suscitée par la "végétothérapie" entreprise avec W. REICH. C'est là un point important dont il convient de se souvenir, tant il est vrai, par exemple, que l'image qu'il nous renvoie de ses premières années paraît singulière. Une indigence intellectuelle et physique native semble en effet ne rencontrer que l'hostilité générale de l'environnement. Lorsqu'il naît, le 17 octobre 1883, ses parents habitent Forfar, banlieue d'Edimbourg. Lorsque le jeune Alexander a 8 ans, toute la famille déménage à Kingsmuir. Le père, Georges NEILL, seul de sa famille à n'avoir pas suivi la tradition de la mine est instituteur et directeur d'Ecole dans ce village de campagne. Mary SUTHERLAND, sa mère, a cessé d'enseigner aux côtés de son mari pour élever ses enfants. Les NEILL en auront "treize... si l'on compte un enfant mort né" (1980 p. 21) ; quatre sont morts en bas âge. "Nous ne roulions pas sur l'or... je m'explique mal que mes parents aient pu élever huit enfants et en envoyer trois à l'Université" (ib. p. 26). La mère grossit "le maigre revenu en teignant et frisant des plumes" (idem).

Georges NEILL est, dit son fils, "un homme peu communicatif" (ib. p. 18) qui ni ne fume, ni ne boit. "L'honnêteté incarnée" (ib. p. 55), il est le conseiller de ses concitoyens dont il recueille l'estime. Il apprend à lire et à écrire aux enfants des fermiers. Extrêmement consciencieux, face à cent trente élèves, il réussit bien, aidé seulement d'un assistant et d'un élève-maître. Ce travail lui vaut les félicitations de l'inspecteur dont les visites sont pourtant "un supplice" (idem). La couardise semble d'ailleurs un trait de caractère que NEILL lui attribue volontiers. Outre l'inspecteur, le père craint en effet "les troupeaux" et l'"obscurité" (ib. p. 150). A l'inverse, Mary SUTHERLAND est intrépide, "en partie parce qu'elle a moins d'imagination que Père... Je me souviens du jour où elle partit pour la ville, soi-disant pour aller faire des courses. Quand elle revint, nous vîmes qu'elle s'était fait arracher toutes les dents de devant. On ignorait alors l'anesthésie locale et seuls les riches pouvaient se payer une insensibilisation par inhalation" (ib. p. 26). Derrière cette intrépidité, se cachait en fait la souffrance due à des calculs biliaires (ib. p. 51). C'était, dit encore NEILL, "une fière bonne femme qui avait de hautes ambitions pour elle et sa famille. Elle était snob et fit de nous des snobs" (ib. p. 22). Sans doute est-ce près d'elle qu'il acquit la certitude que "ce sont les femmes qui ont inventé le snobisme" (1945 p. 86).

Granny Clunes SINCLAIR, sa grand-mère maternelle, seule survivante d'une famille d'une vingtaine d'enfants morts de la tuberculose vit avec la famille. Granny SINCLAIR est très croyante. "Elle avait la foi du charbonnier, une foi simple que n'effleuraient jamais les doutes ni le scepticisme". "C'était une vieille femme aimante, très humaine" (ib. p. 19). "Comme j'étais le préféré de ses petits enfants, je crois que j'ai dû l'aimer autant qu'il est possible pour un gamin d'aimer une vieille femme" (ib. p. 18). GRANNY mourra lorsque Alexander aura quatorze ans. NEILL se souvient aussi du grand père paternel, William Mac NEILL, qui fabriquait des violons avec un simple canif mais n'en était pas moins "austère et riant comme une porte de prison... ; enfant, je le craignais car il avait la dent dure" (ib. p. 23). Georges NEILL lui-même avait peur de son père (ib. p. 17).

De ses nombreux frères et soeurs, émergent, dans le souvenir de NEILL, deux visages. Tout d'abord celui de l'aîné, Willie, qui lit la bible à 3 ans ; qui, avec sa mémoire prodigieuse, est "le premier de sa classe dans la plupart des matières", entre à l'Université à 16 ans (ib. p. 114) et représente ainsi "l'espoir et la fierté de la famille" (ib. p. 28). Mais c'est vers Clunie, sa jeune soeur, que semble s'être surtout portée l'affection du jeune Alexander : "Clunie... ma camarade de jeux que j'aimais tant... je savais qu'elle était toujours de mon côté : j'étais son héros et ne pouvais rien faire de mal. Le Peter Pan qu'il y avait en moi aimait Clunie parce qu'elle m'appréciait" (ib. p. 145). C'est à elle qu'il dédiera son roman autobiographique, Carrotty Broon, écrit en 1920. Le jeune Alexander admire Clunie tout autant qu'il l'aime, car elle est celle qui ose blasphémer. "Elle ne voulait de l'enfer à aucun prix... elle ne voulait pas non plus de DIEU ni de son paradis" (ib. p. 19). NEILL se souviendra aussi d'elle pour avoir été, lorsqu'il avait six ans, son compagnon des premières explorations sexuelles qui, dans une famille où "le diable était le sexe" (ib. p. 70), où "le père punissait chaque offense sexuelle... avec une impitoyable sévérité" (ib. p. 71), leur valurent le fouet. "Nous nous étions déshabillés et nous nous examinions l'un l'autre avec un grand intérêt et une considérable excitation sexuelle. Soudain la porte s'ouvrit et Mère nous surprit. Elle nous fouetta tous deux sévèrement, puis nous fit mettre à genoux pour implorer le pardon de DIEU" (ib. p. 70). D'autres aventures sexuelles avec sa jeune soeur, d'autres fessées, le partage du même lit jusqu'à sept ans conduisirent NEILL selon ses propres dires et d'après une analyse de STECKEL (ib. p. 174) à "une fixation sur Clunie qui devint dans (son) esprit liée au fruit défendu" (ib. p. 70) et à une "fuite de la sexualité saine et naturelle pour (se) réfugier dans le royaume de la sexualité idéalisée" (ib. p. 73).

Au sein de cette famille, le jeune Alexander est d'abord l'enfant fragile. "Un jour, une de nos voisines me regarda tristement -j'avais alors dix ans- <Dites, madame NEILL, fit-elle, vot' garçon a la mort inscrite sur le visage. Il ne vivra pas, l' pauvre, il vivra pas >(ib. p. 21)." Cette remarque, dit-il,

hanta ma vie pendant des années"(idem). NEILL sera effectivement un être fragile. Là pourtant n'est pas la seule marque du destin : "Il devait y avoir alors en moi quelque chose de foncièrement déplaisant, car les autres membres de la famille étaient moins maltraités. J'étais maladroit, les poches bourrées de bouts de ferraille et mon physique peu flatteur ne m'avantageait guère. Mes oreilles décollées me valurent le surnom de feuille de choux et mes pieds grandirent subitement jusqu'à leur taille actuelle" (ib. p. 31). NEILL, enfant, sait combien le destin est ingrat avec lui. "Je savais, dit-il en 1972 que c'était contre moi que DIEU était courroucé, je fuyais devant l'orage comme un lapin" (ib. p. 69). Aux heures de célébrité, il ne doute toujours pas de l'infériorité dont il a pu se trouver affligé bien des années plus tôt. Ainsi peut-il dire, songeant à ce qu'il fut le seul à ne pas y être envoyé, que le "collège ne l'aurait sans doute pas du tout aidé sur le plan des études, car il aurait sûrement été en queue de classe dans toutes les matières" (ib. p. 29). Pareillement, il peut conclure que s'il ne s'est jamais fait rosser par la bande rivale du village, c'est que "l'humilité et la flatte-rie en furent le prix" (ib. p. 36). "J'étais de toute évidence un produit inférieur, le raté de la famille et j'acceptais automati-quement ce statut d'infériorité" (ib. p. 29).

Si l'on prend au pied de la lettre les dires de NEILL, il semble bien que le père n'ait pas eu de son fils une vision sensiblement différente. "Mon père ne m'aimait guère ; enfant, il était souvent cruel avec moi et il finit par m'inspirer une vraie crainte que je ne réussis jamais entièrement à surmonter dans l'âge adulte. Je sais maintenant que Père n'aimait aucun enfant, il n'avait aucun contact avec eux... ne savait pas jouer et n'a jamais compris l'esprit enfantin" (ib. p. 25). Jusqu'à l'âge de huit ans, le jeune Alexander fait chaque jour à pied le trajet de Forfar à Kingsmuir. "Mon père a toujours été un marcheur rapide... Il me laissait loin derrière... je me revois encore courant derrière... en pleurnichant dans ma peur d'être abandonné" (idem). Parlant de son adoles-cence, il note également : "je n'étais certainement pas le fils idéal pour un père qui ne rêvait qu'honneurs académiques pour sa progéniture" (ib. p. 31). Qu'il soit "l'obéissance personnifiée" (ib. p. 54) ne suffit pas à faire oublier qu'à treize ans, ses

intérêts se portent encore vers Chips et Comics Cuts, vers sa bicyclette qu'il passe son temps à mettre en pièces ou à améliorer, tandis que ses frères et soeurs lisent WELLS (ib. p. 48).

Le père semble avoir été particulièrement méprisant et cruel à son égard. "Les rognures et les croûtons étaient pour ma pomme ; mon père découpait d'un geste large ces peu appétissants morceaux et me les lançait, d'un autre geste, au bout de la table en disant : voilà qui est parfait pour Allie !" (ib. p. 29). "Il avait, dit encore NEILL, la désagréable habitude de me saisir la joue en la pinçant fort entre le pouce et l'index. Souvent, il me pinçait douloureusement le bras (ib. p. 31). Et de conclure : "il était trop sévère, trop éloigné de moi" (ib. p. 54). Clunie, quant à elle, "bouillait d'indignation de (le) voir si mal traité" (ib. p. 29). En revanche, de sa mère et de son attitude, NEILL parle peu. On sait simplement "qu'elle mettait un point d'honneur à faire arborer à ses fils de vrais cols durs même en semaine" (ib. p. 24).

Ces motifs de perturbation ne sont pas les seuls dont ait souffert le jeune Alexander. La religion apporte elle-aussi, semble-t-il, son lot de craintes. Sa "sinistre influence" (ib. p. 68) ne semble pas venir de l'office lui-même, qui évoque d'abord "l'huile d'olive dans les cheveux" (ib. p. 24), les "cantiques", les "psaumes... ennuyeux" et "l'interminable sermon" (ib. p. 25). Cet office semble avant tout pour NEILL, "une cérémonie de nature sociale et mondaine qu'on associait avec le fait de se pavaner dans de beaux habits et d'échanger des salamalecs avec les gens du village" (ib. p. 52). Repensant à cette époque, il se demande si quelqu'un a jamais, en ce lieu, "ressenti la moindre émotion religieuse" (ib. p. 53). La religion pratiquée était en fait "un calvinisme modifié" et "le pasteur en faisait une religion conventionnelle, superficielle et fuyant les sombres réalités du péché et de la damnation... Nous jouissions de notre libre arbitre. Nous pouvions choisir entre le ciel et l'enfer, mais ne parvenions au paradis qu'après avoir prié DIEU ou JESUS et obtenu leur sanction" (ib. p. 64).<sup>4</sup> Les impressions dominantes (qui lui) restent de l'Eglise se rapportent au sexe et à la mort" (ib. p. 53).

"C'est de la maison que je tenais mes émotions religieuses... La religion ne s'enseignait pas, elle se respirait dans l'air", "C'était une atmosphère de négation de la vie", atmosphère que "nourrit et stimula" (ib. p. 64) la grand-mère qui ne manqua pas d'offrir à son petit-fils préféré quelques images édifiantes de l'enfer. "Si vous voulez savoir, disait son recueil de sermons, à quoi ressemblent les tourments de l'enfer, allumez donc une bougie et maintenez votre doigt dans la flamme" (ib. p. 19). "Les orages, se souvient-il, me terrifiaient quand j'étais jeune. Granny m'avait dit très tôt dans mon enfance que le tonnerre était l'expression du courroux divin et... je savais parfaitement que c'était contre moi que DIEU était courroucé" (ib. p. 69). Georges et Mary NEILL reprenaient la ferveur de Granny. Aussi, à tous les repas, récitait-on le bénédicité et le dimanche soir la prière familiale (ib. p. 64). "On nous disait, confie NEILL au journal Queen en 1961, que presque tout ce que nous faisons était un péché et serait puni par le feu de l'enfer" (Queen - 27 septembre 1961 - cité in R. HEMMINGS 1972 p. 3).

Sans doute l'anecdote des pèlerins de la mission de la Foi éclaire-t-elle l'influence possible de cet environnement religieux. Alexander a treize ans l'année où deux prêcheurs itinérants viennent au village sauver ceux qui, "nés dans le péché", sont "voués aux tourments éternels... Tout ce qu'il nous suffisait de faire était de nous lever au cours de la réunion et de déclarer avec ferveur : Seigneur, je crois"... (ib. p. 65). "Mon père se levait, puis ma mère et les pèlerins louaient le Seigneur. Clunie fut sauvée elle aussi, mais, quant à moi, je ne parvenais pas à me lever · Dans mon lit, après la réunion, je répétais avec l'énergie du désespoir : <oh ! Seigneur, aidez-moi à croire !>... peut-être mourrai -je dans la nuit avant d'avoir eu le temps de me lever et de donner mon témoignage concernant mon salut" (ib. p. 66). La relation d'une situation identique dans l'Histoire Générale du Protestantisme de E.G. LEONARD n'est pas sans éclairer cette anecdote. "Je comptais sur mon courage et sur ma fermeté et je me croyais à l'abri de toute excitation nerveuse, capable de défier toute émotion religieuse... Ici on chantait, là on priait, ailleurs des personnes

en grand nombre suppliaient DIEU pour obtenir grâce, avec des accents véritablement navrants... Je vis en une seule fois plus de cinq cents personnes tomber à terre comme si la décharge d'une batterie formidable les eût tout à coup renversées... je dus fuir... Un moment, je sentis une espèce de suffocation... Une conviction puissante s'empara de mon esprit, à savoir que j'étais un homme perdu pour toujours si je venais à mourir dans mon état de péché" (E.G. LEONARD 1964 p. 183).

"Il est difficile, aux jeunes générations, d'imaginer ce qu'était la vie villageoise à la fin du siècle dernier (1980 p. 40). De cette vie, NEILL trouva un reflet assez fidèle dans le roman de George DOUGLAS, The House with the Green Shutters puisqu'aussi bien, il en fit son livre favori. Cet ouvrage, pour reprendre les termes de R. SKIDELSKY, "décrit dans une prose cauchemardesque la concentration de culpabilité, de haine et de folie qu'on peut trouver dans une petite ville fermée dont les énergies ont été refoulées par une morale calviniste répressive et le manque de véritables débouchés économiques" (R. SKIDELSKY - 1972 p. 123). Summerhill, plus tard, devait devenir pour NEILL, sa "maison aux volets verts" (1980 p. 341).

La vie au village n'est pas sans renforcer la peur de la mort et de l'enfer. NEILL se souvient des routes noires et désertes : "chaque soir, je devais aller chercher du lait... j'avais l'impression que tous les assassins de la terre étaient lancés à ma poursuite" (ib. p. 39). "La mort jeta une ombre sombre sur nos vies. Dans ce petit village où les enterrements étaient nombreux, chacun était un événement, une forme de spectacle macabre... La mort signifiait plus pour nous que la laideur de la tombe, elle signifiait le jugement dernier, une sorte de grandiose distribution des prix... Sachant que j'étais destiné à rôtir pour l'éternité, j'essayais d'imaginer combien de temps durerait l'éternité" (ib. pp. 67 et 68).

La campagne avec les villageois et les travaux des champs ne manque toutefois pas d'attrait. NEILL y puise ses meilleurs souvenirs. Il parle avec émotion du marché de Forfar le samedi matin avec les chevaux de bois, les "bateaux balançoires",

les "charlatans", et, surtout, "les femmes des fermiers qui venaient vendre leurs oeufs et leur beurre... C'était le jour faste pour les petits garçons qui avaient parfois l'occasion de gagner deux sous en gardant le cheval des fermiers" ou "un délicieux morceau de pain couvert d'une épaisse couche de beurre frais et de confiture de prunes" (ib. pp. 21 et 22). "Je me souviens, dit NEILL, du samedi matin comme du meilleur moment de la semaine. Je sens encore l'odeur du beurre frais, non salé, acheté au marché ; je revois les carrioles des fermiers avec leurs fringants poneys" (ib. p. 24). Il se rappelle aussi les nids que les enfants pillaient, les cueillettes de framboises dont la mère faisait des confitures, la pêche aux vairons et à la truite, la fête du cochon, l'élevage des colombes, les journées au bord de la mer à la recherche de trésors ou de cadavres. A cet environnement, toutefois, NEILL n'a guère accès. Le snobisme de sa mère lui fait, par exemple, interdire à ses enfants les cadeaux des fermières : "accepter d'autrui même de menus présents aurait classé sa famille au plus bas de l'échelle" (ib. p. 22). Pareillement, les enfants NEILL n'ont pas le droit de travailler comme "les enfants du commun". Le jeune Alexander n'ira "aux fraises et aux pommes de terre" (ib. p. 27) que pour permettre aux parents de subvenir aux besoins de l'exigeant Willie. Le souci des études rejoignait d'ailleurs le souci du "standing". "Chaque soir, à une certaine heure, nos jeux avec les gamins du village étaient tristement et brutalement interrompus par un strident coup de sifflet de mon père, planté sur le pas de la porte...<C'est l'heure pour les toutous de rentrer au bercail !>, nous criaient nos copains, et les toutous rentraient, la queue entre les jambes" (ib. p. 31). De cette vie campagnarde, NEILL gardera la nostalgie et, de ses souvenirs, fera un roman Carrotty Broon, dont le jeune héros, Peter, est le fils d'un simple laboureur, le père idéal qu'il aurait voulu avoir" (R. HEMMINGS 1972 p. 3).

Les injustices dont il semble victime n'empêchent pas un très grand attachement du jeune Alexander à ses parents et surtout à sa mère. La grand-mère disait d'ailleurs souvent à sa fille : "Allie se montrera pour vous le meilleur de vos enfants quand vous serez vieux". "C'est vrai, dit-il, que je n'ai jamais négligé

mes parents dans leur vieillesse" (1980 p. 21). Cet attachement n'alla pas sans être parfois quelque peu excessif. "Enfant, j'aimais profondément ma mère. Je l'aimais trop" (ib. p. 54)... "(Sa) constante maladie... me causait bien des jours sombres... ma plus grande crainte était que ma mère ne meure... Je ne cessais de torturer la pauvre malade avec ce cri de désespoir : <dis maman, tu vas mourir ?> (ib. pp. 62 et 63). Il n'est pas sûr que ce lien puissant ne l'ait pas gêné durant bien des années et tout d'abord durant l'adolescence.

Toute possibilité d'études étant exclue, NEILL, à quatorze ans, doit travailler. Il veut être éleveur de moutons. Le père a d'autres ambitions : le bureau. Le jeune Alexander, obtient des emplois de commis, mais ne supporte ni le travail pénible, ni la séparation. Sans doute lassés de ses "lettres pitoyables" (ib. p. 77), ses parents le reprennent au bout de deux ans : "Il n'y a rien à tirer de ce garçon, déclara sombrement mon père. Il pourrait peut-être devenir instituteur, suggéra ma mère. Effectivement, il n'est bon qu'à ça, répondit mon père d'un ton sinistre et sans l'ombre d'un sourire" (ib. p. 79). A l'exemple de son frère et influencé par sa mère, (1936 p. 48) NEILL songe pour sa part à devenir pasteur (1953 p. 157 - 1980 p. 79). Son père cependant le fait engager comme élève-maître à ses côtés. Son apprentissage dure quatre ans, de 1899 à 1903. Le premier examen, à la fin de la première année, est défavorable ; le second, deux années plus tard, le voit classé parmi les derniers de la catégorie III. Malgré cet échec, il peut enseigner comme "ex-élève-maître" et, par le jeu d'autres examens à trois niveaux, obtenir un certificat d'aptitude. Se souvenant de cette période, il note : "rétrospectivement, ma position me paraît avoir été difficile à tenir, car j'étais forcé de me trouver du côté de l'autorité avant d'avoir épuisé mon propre désir de jouer. Je jouais le rôle d'un gamin qui feint d'être un homme" (1980 p. 81). Il enseigne deux mois à Bonnyrig près d'Edimbourg, trois ans à Kingskettle, enfin à Newport, avant de réussir, en 1908, à 25 ans, le concours d'entrée à l'Université.

Durant cette période, il consolide sa culture, découvre la littérature, particulièrement les nouvelles de J.M. BARRIE, prend goût aux mathématiques, apprend le grec et devient "capable de lire les deux premiers livres de l'Odyssée et une partie d'Hérodote (ib. p. 182). C'est aussi l'époque où ses "ambitions sociales cherchent un exutoire tangible" (idem) et où il tente de réaliser ses rêves les plus snobs (ib. p. 96). Il s'essaye au dessin, apprend le piano, lui qui a été le seul de la famille à ne pas recevoir d'éducation musicale (ib. p. 84). A Newport, il apprend à danser, va à l'opéra, aux concerts, bien que plus impressionné par le nom des interprètes que par leur musique (ib. p. 100). Mais toutes ces activités ne l'empêchent pas de songer à nouveau à devenir pasteur (ib. p. 92).

Cependant, cette période est aussi celle des élans amoureux. Adolescent, il va régulièrement à l'office où il chante avec la "phobie... d'être à contretemps", pour "lorgner les filles" (ib. p. 87). Trop sentimental et "affligé d'une regrettable disposition à rougir" (ib. p. 380), il ne rêve qu'à "l'idole... inaccessible" (ib. p. 83). A Newport, il tombe amoureux. Il a 24 ans. Elle n'en a que 16. Elle est trop belle : "je ne pouvais pas la regarder quand elle me regardait" (ib. p. 97). C'est comme pour les précédentes, une passion sans espoir. Ils se reverront jusqu'au soir de leur vie. Elle ne se sera aperçue de rien.

"Très satisfait", après avoir travaillé "dur" (ib. p. 103), NEILL, en 1908, s'assoit sur les bancs de l'Université. Suivant le conseil de son père et contre son désir initial qui le portait vers St Andrews University, il choisit Edimbourg University, afin d'obtenir un diplôme en agriculture. Riche d'une bourse et de ses seules économies, il s'installe chez son frère, étudiant en médecine. L'ardeur qu'il met à suivre les cours et prendre des notes fait rapidement place à un profond ennui devant ses professeurs, particulièrement celui de chimie qui "gâche son talent à enseigner les premiers éléments de la science à des étudiants ignares"... au lieu "de faire de la recherche aux frais de l'Université ou de l'Etat" (ib. p. 105). NEILL réussit pourtant

l'examen de fin de première année mais, ne trouvant plus aucun intérêt à l'agriculture, s'inscrit dans le cursus de lettres. S'il lui permet de lire de nombreux auteurs, le séjour à l'Université lui donne avant tout la possibilité de s'offrir "un de(ses) plus grands plaisirs : écrire ou plutôt taper à la machine" (ib. p. 221). Il a déjà, les années précédentes, publié des sketches mais, à Edimbourg, il devient le rédacteur du journal de l'Université, The Student. "j'avais beau avoir vingt-huit ans, dira-t-il... mes éditoriaux auraient pu être écrit de la main d'un gosse de quatorze. Leur puérilité était lamentable et leur arrogance comique" (ib. p. 114). Après quatre années d'études, il obtient sa licence, sans en tirer "aucune fierté ou joie excessives", "Tout arrive trop tard dans la vie" commente-t-il (ib. p. 116).

Au sortir de l'Université, fort de son expérience au Student, NEILL "voit surtout son avenir dans le journalisme. Il devient ainsi rédacteur dans une maison d'édition d'Edimbourg, transférée rapidement à Londres. L'idée du séjour dans la capitale l'enchantait : "J.M. BARRIE et d'autres écrivains écossais de moindre envergure ne sont-ils pas descendus dans le sud pour trouver la fortune et se faire un nom ?". Mais il n'y trouve qu'"un sale boulot" (ib. p. 117) et la solitude. Il se souvient pourtant y avoir écrit la partie "langue et littérature anglaise" (ib. p. 120) d'un ouvrage qu'il dit relire "de temps en temps pour rire lorsqu'il se sent déprimé" (1922 p. 199). C'est à Londres aussi que, renonçant à ses engagements antérieurs, il adhère au Labour Party. C'est à Londres enfin que sa santé lui donne pour la première fois de très sérieuses inquiétudes. Il est hospitalisé et craint pour sa vie. Lorsque la guerre éclate, il est rédacteur pour la rubrique artistique d'un magazine. Il devrait être envoyé au front, mais se trouve réformé à cause de sa jambe. Cette jambe, dit-il dans son autobiographie, était avant tout "un prétexte" : "ma mauvaise jambe était gonflée et engourdie plutôt que douloureuse et je pense à présent que mon état était probablement psychologique -pour utiliser une terminologie moderne- C'était une façon de me protéger contre mon éventuel engagement dans l'armée" (1980 p. 126).

Parlant de sa sortie de l'Université, il note : "j'avais mon diplôme et ne savais qu'en faire. Tout ce que je savais, c'est que je ne voulais pas enseigner : l'idée de passer toute ma vie comme professeur de lettres dans une quelconque école secondaire ou collège de province me donnait des frissons. Non, l'enseignement serait mon dernier recours, si tout le reste échouait" (ib. p. 116). Aussi est-ce contraint qu'il se tourne vers l'enseignement et devient directeur de l'Ecole de Gretna Green, petite ville située au fond du Solway Firth. Il a 31 ans. Il vient de Londres et "dans ce trou perdu" (ib. p. 124) se trouve séparé du monde entier, n'ayant plus, pour tout contact avec le monde extérieur, que deux hebdomadaires. C'est dit-il, pour éviter "de devenir timbré..." qu'il se met "à écrire des livres... et à réfléchir à la pédagogie" (ib. p. 126). Les règlements officiels lui font obligation de tenir un journal. En aucun cas, toutefois, ne doit s'y trouver exprimée une quelconque opinion. Il décide donc de tenir un "cahier tout personnel" (1975 p. 9) qui n'est rien moins que "le récit raconté avec plus ou moins de véracité... de (son) séjour à Gretna" (ib. p. 126). Ce journal qui explique comment une "école silencieuse... devint une sorte de guinguette pleine de bruit et de rires" (ib. p. 177), paraît en 1915, sous le titre A Dominie's Log et lui vaut un succès considérable.

Au printemps 1917, après une nouvelle visite médicale, il peut rejoindre l'armée. Il entre dans les Fusiliers Royaux Ecosais et devient officier. Dans la crainte et la souffrance (à cause de son pied), il attend son envoi en France mais à la différence de tous ses compagnons, il ne quitte pourtant pas son régiment. Il apprendra après la guerre qu'un ami est intervenu en sa faveur, et sans l'en avertir, auprès de l'Office De La Guerre (ib. p. 142). Durant cette période, sa santé l'inquiète à nouveau et une grippe particulièrement sévère se termine en "neurasthénie" (ib. p. 141). Un spécialiste des nerfs, après lui avoir fait raconter quelques rêves, lui déclare : "Si vous partez pour la France soit vous gagnerez la croix, soit vous serez abattu pour désertion" (idem). Et NEILL de conclure : "Ainsi finit ma peu glorieuse carrière militaire" (idem). Il avait, sans le savoir, croisé les travaux de FREUD.

Or, c'est durant cette même année 1917 qu'a lieu l'événement qui devait avoir une influence déterminante sur sa pensée éducative. Lors d'une permission, il visite le "Little Commonwealth", petite communauté pour jeunes délinquants, dans laquelle le directeur, Homer LANE, applique des méthodes pédagogiques audacieuses.

D'origine Américaine, LANE est de sept ans l'aîné de NEILL. De par leur enfance, les deux hommes sont très proches. Comme lui, LANE est le fils d'un petit fonctionnaire. C'est le cadet d'une famille de cinq enfants. Comme lui, il a vécu son enfance dans l'univers étouffant de la religion calviniste ; A l'adolescence, il a, pour sa part, réagi violemment en devenant chef d'une bande de délinquants, puis en quittant définitivement le foyer familial. Il a ensuite occupé plusieurs emplois : bûcheron dans le Maine, où ses poings lui conférèrent une solide réputation, garçon de course, employé aux écritures, avant de s'intéresser aux problèmes d'éducation après la naissance de son premier enfant en 1899 et faire de solides études de psychologie à BOSTON. Il eut en effet l'occasion de se faire remarquer comme "étudiant brillant" (LANE - 1946 - note biographique p. 185). Fort d'une expérience d'éducateur acquise à la George Junior Republic, LANE, à la demande de réformateurs anglais, a ouvert sa communauté en 1911.

De LANE, NEILL connaît déjà les travaux depuis l'année précédente, pour avoir lu un compte-rendu de ses conférences (1937 p. 43) ; Mais sa rencontre le fascine : "LANE et moi parlâmes jusqu'au petit matin... ou, plutôt, il parla et je l'écoutai... Pour moi, il fut une révélation" (1980 p. 72). LANE a en effet découvert depuis peu la psychanalyse : "Il m'ouvrait un monde et lorsque le lendemain, (il) m'invita à venir travailler avec lui lorsque la guerre serait terminée, j'étais ravi" (1937 p. 43).

Le souvenir de LANE restera présent jusque dans les derniers écrits. David WILLS, dans sa biographie, dira que "de tous les disciples" de LANE, NEILL fut "le seul qui sut, par la suite, le juger objectivement (1980 p. 173). "C'est peut-être, dit NEILL,

parce que je suis un Ecossais têtu ou, plus probablement, parce que je n'avais pas fait sur lui un transfert si puissant que le temps ne puisse en venir à bout" (idem). La pensée de LANE, on le verra, aura une influence considérable.

Après son départ de l'armée et une longue convalescence, NEILL, de nouveau à la recherche d'un travail, se tourne tout naturellement vers le Little Commonwealth. La communauté, après un scandale dans lequel LANE se trouve accusé d'attentat aux moeurs, vient tout juste d'être fermée. LANE, malade, se trouve à Londres où il s'est installé comme psychothérapeute, et ceci dans une semi-clandestinité. NEILL, qui cherche à se rapprocher de lui, trouve finalement un poste à King Alfred School. L'Ecole est dirigée par John RUSSEL, auprès de qui il a été introduit par une admiratrice du Log (ib. p. 142). Il arrive, précédé par sa réputation "d'instituteur écossais dingue" (ib. p. 143). Il voit tout d'abord King Alfred School comme un endroit merveilleux, où l'on enseigne à des enfants venant "de bonnes maisons... et ayant des parents suffisamment intellectuels pour chercher une éducation libre pour leurs enfants" (1920 p. 75). La liberté dans l'établissement lui paraît cependant bien vite n'être qu'apparente. Aussi son passage est-il à la fois bref et riche en incidents. Finalement, il se voit déclarer par John RUSSEL : "Un de nous deux doit donner sa démission" (1980 p. 144). En 1922, il commente "j'ai dû quitter l'Ecole la plus libre de Londres parce qu'elle n'était pas assez libre pour me tolérer" (1922 p. 64). Mais de son passage à King Alfred School, il gardera l'habitude de porter, comme J. RUSSEL, "des costumes de velours gris" (1980 p. 324).

NEILL entre en "analyse" avec LANE "sans payer d'honoraires" (ib. p. 170). Mais la technique semble plus que singulière. D. David qui a écrit la biographie de LANE, note qu'il s'agit plutôt d'une "rééducation" (LANE 1946 - note biographique p. 193). M. HEMMINGS rappelle qu'ISHERWOOD dans son ouvrage Lions and Shadows note : "La pratique de LANE semble avoir été aussi sensationnelle que ses prêches. Il détestait la pompe traditionnelle des psychologues, les salles de consultation solennelles et les lumières tamisées. Si ses patients le souhaitaient, il les

prenait dans des nights-clubs, ou dans sa voiture à travers la campagne" (op. cit. p. 30). NEILL se souvient : "il y avait une séance par jour. Ce n'était pas une analyse de style freudien ; je n'étais pas allongé sur un divan ; nous étions tous les deux assis et nous causions. Et tout comme l'analyse que je fis plus tard avec STECKEL, celle-ci ne mit pas en jeu mes émotions" (1980 p. 171). NEILL dira n'avoir rien tiré que de négatif de cette analyse et en particulier... "la peur du vide" (idem). La rééducation sera interrompue pendant quelques mois, durant lesquels NEILL tentera de poursuivre sa recherche personnelle avec "le jungien le plus en vue à Londres" (ib. p. 173). "Ce que LANE m'apporta de bon, dit NEILL en 1972, ne provient pas de la psychanalyse, mais de son attitude envers les enfants. L'une de ses expressions, devenue pour moi immortelle, résume sa position : il faut être du côté de l'enfant" (ib. p. 171).

C'est durant cette période que meurt Clunie. Elle a 24 ans : "Je passais des heures à son chevet en m'efforçant de paraître gai et plein d'espoir. Seigneur, cette semaine-là fut pour moi un enfer comme je n'en avais jamais connu avant et comme jamais je n'en connus depuis" (ib. p. 144). Il est bouleversé de voir celle qui "n'avait pas une seule fois transigé avec son athéisme... marmonner des prières apprises dans sa petite enfance... et implorer DIEU de sauver son âme" (ib. p. 20). A la demande de ses parents qui "avaient abandonné le calvinisme pour le remplacer par le spiritisme", il tentera même d'entrer en contact avec elle par l'intermédiaire d'un médium (ib. p. 297) comme, plus tard il le fera avec l'esprit de LANE (ib. p. 299).

NEILL, désormais, lit la littérature psychanalytique et, en 1919, publie un article intitulé Psycho-Analysis in Industrie (R. HEMMINGS 1972 p. 30). Il est maintenant connu et Mrs Beatrice ENSOR, directrice de la revue Education for the New Era, lui propose de se joindre à elle comme co-éditeur du journal, dont le premier numéro paraît en janvier 1920. La Revue, après le congrès de Calais, deviendra The New Era. Les ENSOR sont théosophes et ardents militants de la société théosophique dont la revue est l'émanation. "C'était, dit NEILL,.. bien amusant d'avoir un journal

à diriger. Mrs ENSOR me donnait carte blanche pour dire tout ce que je voulais et je m'aperçus bientôt que, plus j'attaquais féroce-ment les pédants et les écoles, plus elle était ravie. Il y avait des gens qui la trouvaient assez intimidante mais moi, je l'aimais bien et passais mon temps à l'asticoter. C'est la seule théosophe que j'ai rencontrée qui savait rire de la théosophie et d'elle-même" (1980 p. 147). C'est grâce à son amitié que NEILL occupera ses fonctions jusqu'en 1923.

Ses articles nombreux sont en effet loin de faire l'unanimité. Mrs ENSOR, fort occupée par ses oeuvres et ses fonctions de secrétaire du Children's Famine Area Committee, ne porte pas suffisamment attention aux écrits qui peu à peu, s'appuyant sur la psychanalyse, s'attaquent à ceux-là même dont le journal devrait être l'écho. Les difficultés se trouvent portées à leur comble avec les critiques qu'il émet à l'encontre du "monstre sacré" de la pédagogie en Angleterre qu'est Maria MONTESSORI, en qui les éducateurs que NEILL prend plaisir à excéder fondent tous leurs espoirs. Il souffre, il est vrai, d'"un complexe MONTESSORI" (1920 p. 145). Ses prises de position provoquent "beaucoup d'indignation" (R. HEMMINGS 1972 p. 35). NEILL est devenu, selon le mot d'Adolphe FERRIERE "l'enfant terrible de la pédagogie extrémiste en Angleterre" (A. FERRIERE - 1922 p. 384). Sous la plume de Mrs ENSOR, New Era publiera en 1923, alors même que NEILL sera installé en Europe : "Mr NEILL a des vues précises en éducation et en psychologie et il est probable que j'exprime beaucoup d'opinions avec lesquelles il n'est pas d'accord... Par conséquent, par honnêteté vis-à-vis de l'instituteur, son nom, en tant que co-éditeur doit être rayé du magazine" (cité in R. HEMMINGS - 1972 p. 42).

Durant toute cette période, NEILL écrit beaucoup. A un "ouvrage de pure fiction" paru en 1916 et qui fait suite au premier journal, s'ajoutent deux romans, Carroty Broon et The Booming of Bunkie publiés en 1919 et 1920, de nombreux articles et un ouvrage pédagogique, A Dominie in Doubt, inspiré et dominé par sa rencontre avec la psychanalyse. Si toute cette période est bien, comme l'indique le titre de l'ouvrage, une période de doute, elle est aussi celle où NEILL se fait de plus en plus connaître, ce à quoi

il n'est pas insensible : "Pour..., avoue-t-il, satisfaire son besoin de parade", il donne des conférences. Il en donne, tous les mardis dans un restaurant pour la modique somme de 1/2 couronne la séance et 1/2 guinée la série complète (R. HEMMINGS 1972 p. 32). Il "parle" aussi à Edimbourg et à Dundee, c'est-à-dire dans son pays. Son père, un soir, assistera à une des séances et, rapporte R. HEMMINGS (ib. p. 37), changera complètement d'avis à l'égard de son fils. Il traite de la nouvelle science psychanalytique ; Le sujet est pratiquement inconnu dans les milieux où il intervient ; Aussi, dans les journaux locaux, FREUD devient-il "M. FROID" et NEILL, un représentant de cette nouvelle science qu'est la "cyclo-analyse" (1920 p. 50). Mais les fonctions de co-rédacteur en chef donnent surtout à NEILL l'occasion de prendre contact avec toutes les écoles anglaises dont les directeurs essayent d'être novateurs. Ainsi visite-t-il, à Tiptree Hall (ib. p. 147), l'école pour orphelins de guerre que dirige MAC MUNN auteur de A Path to Freedom in the School ; dans le Lancashire, tout près de Gretna Green celle de E.F. O'NEILL de Kearsley. Plus particulièrement intéressé par toutes les tentatives d'implantation du self-government, il joue, dans ce domaine, le rôle de conseiller, comme à Wychwood School à Oxford (R. HEMMINGS - 1972 p. 36).

S'il visite ainsi la plupart des écoles nouvelles, NEILL pense surtout à créer sa propre école (1920 p. 38) : c'est en Europe qu'il va réaliser son rêve. Il s'y rend tout d'abord en 1920, pour aider à convoyer depuis la Hollande 500 enfants viennois accueillis en Angleterre par le Famine Area Committee. Enthousiasmé par ce pays, il profite de son séjour pour aller dans les écoles. Habitué au libéralisme anglais, il est surpris par les réglementations administratives mais découvre avec ravissement que les punitions corporelles sont interdites : "Je pense, note-t-il, que les Hollandais aiment les enfants" (ib. p. 206). Il s'aperçoit toutefois que la psychologie reste absolument inconnue dans le monde de l'Education et que les nouveaux apôtres de la "vie supérieure" ont pignon sur rue.



Le second voyage débute en été 1921. NEILL est invité à participer à la première conférence du Mouvement des Ecoles Nouvelles, à Calais. Il y défend ses théories pédagogiques. De la conférence, il ne garde aucun souvenir, si ce n'est que Calais est "la ville la plus laide du monde" (1922 p. 5). De là, il se rend à Salzbourg, à la conférence de la Ligue Internationale des Femmes, où il doit aussi intervenir. La conférence se déroulant en français et en allemand, sa participation se résume à une visite de la ville où il obtient quelque succès en arborant un costume bavarois (ib. p. 17). Il parle à Berlin et à Brême et ne manque pas l'occasion, naïveté ou tendance à la provocation, de se faire remarquer. Fort de ses connaissances psychanalytiques, il déclare devant l'auditoire rassemblé là pour parler de paix et de liberté, que "quatre-vingt-dix pour cent des pacifistes sont, en fait, inconsciemment des militaristes" (ib. p. 115). Pas plus qu'il n'a songé à visiter une des communautés scolaires de Hambourg, il ne songe à voir celles de ces deux villes.

De Salzbourg, NEILL se rend à Hellerau, dans la banlieue de Dresde. Il est invité par un couple ami, les NEUSTATTER. DOKTOR NEUSTATTER est proche du gouvernement. FRAU DOKTOR, qui deviendra plus tard sa première femme, a, durant la guerre, séjourné en Angleterre et envoyé son fils à King Alfred School. Par leur intermédiaire, il entre en contact avec l'Ecole DALCROZE. "Au sommet de la colline, à Hellerau, se trouve un grand bâtiment. Sur la façade, se dressent des piliers carrés de trente pieds de haut. C'est une sorte de structure grecque, et je le pris pour un musée d'art... Ce vaste bâtiment a été construit en 1912 par Jacques DALCROZE lui-même..." (ib. p. 41). L'Ecole est spécialisée dans l'eurythmie, que NEILL connaît pour avoir lu un article sur DALCROZE en 1914 (19 p. 57) ; elle est dirigée par une américaine, Christine BAER, mariée à un architecte local.

En 1921, la dévaluation du mark a fait de lui un homme très riche. Il songe à acheter un château à Vienne pour y installer une école, et se voit alors proposer par Christine BAER de se joindre à elle pour créer à Hellerau, un établissement international.

Il hésite ; La société lui paraît sans poésie, sans humour, trop disciplinée. "Les Allemands ont le visage morose et les femmes ont l'air chaste... C'est une race austère" dit-il (1922 p. 39). "Le parfum de la route Kirriemuir-Airlie et la vue de Picadillys Circus le soir.." (ib. p. 64) vont lui manquer ; mais il y a, aussi et surtout, le malaise qui fait suite à la guerre. NEILL, "représentant des vainqueurs" (ib. p. 23) dit que "cela ne l'affecte pas" (ib. p. 64). Il se veut internationaliste, mais se heurte pourtant aux manifestations nationalistes qui ponctuent la vie quotidienne. Autour de lui, surtout, règne l'antisémitisme. "... Pour la première fois de ma vie, j'étais au contact de l'antisémitisme. Je connais des hommes qui admettent les Anglais, les Français, mais pour eux, un Juif est quelque chose d'immonde... Dans les écoles, on voit un antisémitisme puissant et le <tu es Juif> est jeté à la face de l'autre avec une véhémence que je ne peux comprendre" (ib. p. 124). Il dira, en 1972, parlant des enfants d'HELLERAU : "beaucoup de nos enfants étaient Juifs et je suis sûr qu'ils échouèrent tous à Belsen ou à Auschwitz (1980 p. 151).

Ces circonstances peu favorables ne l'empêchent pas, toutefois, d'accepter l'offre de Christine. Ses raisons sont multiples. La première est très pratique : "Je n'allais pas prendre racine à l'Ere Nouvelle", dira-t-il en 1972 (ib. p. 148). En 1922 le propos était plus amer : "il n'y a rien à faire pour moi au pays. Personne ne veut de moi pour ouvrir une école en Angleterre ou en Ecosse" (1922 p. 64). La seconde raison est plus sentimentale. A Hellerau, Ecole de danse, le personnel est presque exclusivement féminin, et FRAU NESTATTER, sa future femme, est une habituée de l'Ecole. Les élèves, d'autre part, sont, pour la plupart, des jeunes filles dont beaucoup d'ailleurs ont plus de vingt ans, telle Dora, âgée de 26 ans, qui veut se faire analyser par lui. Certaines, même, sont déjà mariées. Il y a là un environnement qui ne laisse pas indifférent ce jeune homme de 38 ans. Tel est bien l'avis de Mr HEMMINGS qui note que NEILL était devenu l'objet "des passions sans espoir" (op. cit. p. 49), NEILL, "l'éducateur distingué" (1922 p. 41) se voit devenir là "une sorte de CHRIST" (ib. p. 49). Il se souviendra de ce séjour comme de "la période la plus excitante de sa vie" (ib. p. 116). A Hellerau "règne" aussi une

atmosphère de culture, ... véritable éducation en elle-même" (1926 p. 214). NEILL rencontre "beaucoup de gens intéressants" (idem) ; la vie est agréable, ponctuée par les ballets et les concerts des élèves du cours de danse. Ses propres parents visitent l'Ecole (R. HEMMINGS 1972 p. 35).

L'Ecole DALCROZE devient Ecole internationale en septembre 1922. Elle comporte trois divisions : une section de danse, une section pour enfants étrangers, dirigée par NEILL, et une section allemande. Au personnel allemand, viennent s'ajouter, outre NEILL et Christine BAER, un couple anglais, les MUIR, que NEILL connaît depuis Edimbourg et, bien sûr, les NEUSTATTER. FRAU DOKTOR occupe les fonctions d'intendante. Elle est aussi, selon Mr HEMMINGS (op. cit. p. 46), la confidente des enfants. Elle est surtout celle de NEILL lui-même et fervent supporter de ses idées. Elle est, en fait, le pilier de l'école, comme elle le sera à Summerhill quelques années plus tard. A sa mort, il lui rendra hommage. "Notre association était idéale. Elle était une personne pratique, avec un merveilleux sens de l'organisation alors que j'étais incapable d'organiser une équipe de Boy Scouts" (1945 p. 158). La section internationale débute avec un seul élève, Derrick (qu'il appellera David dans les livres) ramené d'Angleterre. L'effectif grossit pourtant et compte bientôt "quatre enfants anglais, dont deux nécessitant un traitement psychologique, un russe, deux belges, trois yougoslaves, un norvégien" (1926 p. 208). Quant à lui, il enseigne l'anglais et commence à donner des "leçons particulières". Le jeune Derrick en bénéficie comme, d'ailleurs, plusieurs jeunes filles.

Le travail, toutefois, semble vite rencontrer quelques difficultés. NEILL il est vrai est lui-même, selon Mr HEMMINGS "en auto-analyse" (op. cit. p. 47). La barrière linguistique complique la tâche. Ceci ne l'empêche pourtant pas de donner à nouveau des conférences : "Chaque vendredi soir, je donne une conférence en allemand, je les écris en anglais et Otto ou sa femme traduisent. Cela est fatigant et la réponse aux questions est un cauchemar" (1922 p. 74). A l'Ecole Internationale, d'autres obstacles plus graves, surviennent rapidement. Ses visées pédagogiques et ses méthodes déplaisent rapidement aux professeurs allemands. NEILL, dont

les élèves dansent le fox-trot tandis que ceux des autres sections lisent GOETHE et NIETZSCHE (1926 p. 209 - 1980 p. 151) devient vite l'intrus et se voit supprimer l'autorisation d'enseigner l'anglais aux petits allemands. Il se voit pareillement sommé de renvoyer les enfants belges, en représailles contre l'invasion de la Ruhr. Il refuse énergiquement, organisant même en réaction une collecte pour leurs petits compatriotes.

La Révolution qui éclate en Saxe en 1923 met fin à l'aventure. De Dresde, devenue ville dangereuse, NEILL transporte sa division dans le Tyrol, à quatre heures de Vienne. Il s'installe dans un vieux monastère transformé en hôtel, que met à sa disposition une organisation de jeunes. Ses élèves et lui-même trouvent là une paix relative. L'école jouxte en effet une église devenue lieu de pèlerinages. Les paysans tyroliens, "les gens les plus haïeux" (1926 p. 218 - 1980 p. 153) qu'il ait jamais vus et qui supportent guère que les enfants se promènent en maillot de bain, rendent le séjour difficile. Il conservera toutefois le souvenir des soirées dansantes et des parties de ski de cet hiver 1923-24, notant pourtant que "les enfants auraient eu besoin de vivre dans une communauté d'adultes" (1926 p. 220).

NEILL profite de ce séjour près de Vienne pour rencontrer Wilhem STECKEL, analyste freudien. Il est attiré par ce "brillant symboliste" (1980 p. 174), spécialiste des analyses courtes et peu coûteuses, à qui il reprochera pourtant d'interpréter trop vite (1945 p. 24). C'est surtout, après JUNG et ADLER, "quelqu'un de l'école freudienne... qui (a) rompu avec FREUD" (1980 p. 174). L'analyse semble avoir été tout aussi rocambolesque que celle qu'il avait naguère effectuée avec LANE. NEILL conclura : "il toucha mon intellect, mais jamais mes émotions. Je ne pense pas avoir fait un transfert sur lui" (idem). Il en gardera la certitude d'une fixation sur Clunie et le sentiment que STECKEL (comme REICH plus tard) est venu trop tard, alors qu'il avait passé le "stade des singeries" (ib. p. 264).

Mis en demeure d'enseigner la religion comme le prévoit le code autrichien, il se voit dans l'obligation fin 1924, de fermer l'école. Il veut, de plus, offrir à ses élèves une vie sociale plus riche. Aussi rentre-t-il en Angleterre, "pays le plus libre du monde" (1926 p. 222 - 1939 p. 25). Le séjour à Hellerau fait la matière d'un livre, A Dominion Abroad, qui paraît en 1922.

o  
o o

NEILL a 41 ans. Il loue une maison à Lyme Regis, dans le Dorset. Elle s'appelle Summerhill. Il y fonde son Ecole. Lyme Regis est une petite ville bourgeoise, calme et l'étranger, avec ses "sales gamins mal peignés" (1980 p. 154), n'est pas le bienvenu. Seule l'arrivée d'une Rolls Royce un jour devant l'école lui gagnera un peu de considération (ib. p. 155).

Millionnaire en Autriche, il se retrouve sans argent en Angleterre. Sur cinq élèves, trois payent demi-tarif et deux rien du tout (ib. p. 155). Pour survivre, il accepte tous les enfants, quel que soit leur cas, et transforme son école en pension de famille pendant les vacances. Un livre, The Problem Child, qui connaît cinq éditions en dix ans, lui assure, en même temps que l'audience, des subsides. Installé, il se marie et résout ainsi un épineux problème : "Par deux fois, je faillis me marier... J'hésitais... dans les deux cas, j'essayai stupidement de faire leur éducation, je leur donnai des livres... Je pense que c'était mon vieux complexe de snobisme transmis par ma mère que j'avais transféré de l'échelle sociale à l'échelle culturelle (ib. p. 266).

De cette union, NEILL n'aura pas un souvenir très heureux. "La passion violente n'était pas pour moi, c'est pourquoi j'en suis venu à épouser une femme plus âgée que moi... Je l'ai

épousée à cause de l'école : je me devais d'être respectable" (ib. p. 267). Il y avait un autre motif : "elle avait une nationalité étrangère... Je fis donc d'elle un sujet britannique" (idem).

C'est en 1925 que survient la mort de LANE. "Il était, dit NEILL, la personnalité la plus remarquable que j'avais rencontrée jusqu'alors" (ib. p. 142). Il se surprend pourtant "à sourire". "Je crus d'abord que c'était une preuve de dureté de coeur de ma part mais, plus tard, je crois que je trouvai la vraie explication : j'étais enfin libre. Jusque là, je m'en remettai à lui... Maintenant, j'avais à me tenir sur mes pieds..." (ib. p. 174). NEILL, qui a toujours été très proche de lui, devient son héritier spirituel et, à Summerhill, se retrouvent parfois les fidèles (R. HEMMINGS 1972 p. 65).

L'école surchargée et l'atmosphère de Lyme Regis, où il ne se sent pas heureux (1980 p. 155), le poussent rapidement à déménager. Sans argent, mais grâce à une hypothèque, il achète, en 1927, à Leiston dans le Suffolk, tout près de la mer, une belle propriété, appelée New Haven, qu'il rebaptise, sur ce "terrain plat comme la main" (ib. p. 156), Summerhill. Summerhill prend alors le visage définitif que fera connaître Libres enfants de Summerhill et dont, au fil des années, six ouvrages donnent régulièrement des nouvelles.

NEILL ne quittera le Suffolk que pour voyager et pour éloigner ses enfants des dangers de la seconde guerre mondiale, craignant après la bataille de Dunkerque, en 1940, une invasion allemande. Il reste cinq ans, cinq années "d'enfer" (ib. p. 157) à Festiniog, dans le nord du Pays de Galles. "L'école, dira-t-il, n'était pas vraiment Summerhill . Les parents nous envoyaient leurs enfants non pour qu'ils soient libres, mais pour leur sécurité" (ib. p. 157). Le Pays de Galles est un pays triste, où il pleut sans cesse. Il retrouve "l'atmosphère de son village écossais, ses temples, ses cantiques... l'hypocrisie qu'entraîne cet état de choses" (ib. pp. 156 et 157). Durant cette période, un enfant se noie ; sa femme prend une attaque et celle que les enfants appelaient affectueusement Mrs LINS meurt à l'hôpital le 30 avril 1944. "Son épitaphe aurait bien pu être : Elle appartient à demain, à la jeunesse, à l'espoir" (1945 p. 161).

Mrs LINS aimait les voyages. En 1936, NEILL avait fait une série de conférences en Afrique du Sud. L'année suivante, il était retourné en Europe, où il avait échappé de justesse à une arrestation pour avoir refusé de faire le salut hitlérien. La même année, il s'était vu refuser sans motif, son visa pour l'URSS (1980 p. 252). Cet incident avait mis fin aux derniers espoirs placés dans le communisme. Le visa pour les USA lui sera refusé en 1950. Il y est pourtant déjà allé en 1947 et 1948 et il y retournera. Le voyage de 1950 est particulier en ce que NEILL répond à une invitation de REICH. De ce simple fait, il se trouve suspecté d'être communiste.

La rencontre avec REICH date de 1937 (1980 p. 177). NEILL connaît ses travaux depuis 1934 (1939 p. 39). En 1937, il donne une conférence à l'Université d'Oslo. Dans la salle se trouve un "auditeur d'importance" (ib. p. 175), Wilhem REICH. NEILL a déjà lu ses ouvrages précédents mais, sur le bateau qui l'a amené, il a lu Psychologie de masse et du fascisme, REICH l'invite : "nous avons longuement parlé et je fus fasciné... REICH, dis-je, vous êtes l'homme que je cherche depuis des années" (ib. p. 175). REICH lui propose d'entreprendre avec lui une végétothérapie. Ce travail est nouveau et s'écarte tout à fait de l'analyse classique. REICH, on le sait, en est venu très vite à penser qu'il fallait, avec les patients, travailler systématiquement sur les résistances dont le caractère tout entier constitue un réseau. En 1939, il avance de plus l'hypothèse que les résistances caractérielles s'ancrent dans des raideurs affectant sélectivement certains groupes de muscles". Ainsi sa végétothérapie vise-t-elle à "la dissolution de cette armure musculaire" (M. CATTIER - 1969 p. 197).

"Pendant deux ans, dit NEILL, j'allais trois fois par an passer mes vacances scolaires à Oslo" (1980 p. 175). "Ce fut, dit-il encore, une thérapie difficile et souvent douloureuse, mais les émotions se libérèrent davantage en quelques semaines que pendant tout le temps passé avec LANE, Maurice NICOLL -dont il n'est fait nulle part ailleurs mention- et STEKEL" (ib. pp. 175-176).

Il suit aussi les séminaires de REICH. "(Il) remplissait le tableau noir avec des hiéroglyphes, des équations qui, pour moi, n'avaient aucun sens et je doute qu'elles en aient eu un pour les autres personnes présentes" (ib. p. 177). NEILL ne s'intéressera jamais à l'énergie orgonale : "Elle existe peut-être ; mais que peut-on en faire ?" (idem).

Après le départ de REICH pour les Etats-Unis, les deux hommes restent en relation ; amitié ou connivence, plus que relation de patient à thérapeute ou de disciple à maître. "REICH et moi, nous nous aimions beaucoup" (ib. p. 178). Il visite la clinique installée dans le Maine. "NEILL, déclara REICH lors du dernier séjour, j'aimerais que vous restiez. Vous êtes le seul à qui je puisse parler. Les autres sont tous des patients ou des disciples" (idem). REICH manque en effet de "collaborateurs efficaces, actifs, ambitieux, combatifs" (Mary HIGGINS 1972 p. 235). "Je sus alors, dit NEILL, à quel point il était solitaire" (1980 p. 178).

Mais, de caractère indépendant, NEILL n'a aucune envie de voir son école, qui fonctionne depuis 26 ans, "devenir une Ecole REICH" (ib. p. 177). REICH est de plus, un homme avec lequel il est "impossible de travailler" et chez qui se manifestent déjà "des symptômes de paranoïa" (idem). "Sa mort, dit-il, me peina plus douloureusement que celle de LANE. Une brillante lumière s'était éteinte. Un grand homme était mort dans une vile captivité... j'ai eu beaucoup de chance de le connaître, d'apprendre par lui et de l'aimer" (ib. p. 180).

D'un second mariage, "mariage d'amour" (ib. p. 268), NEILL a, en novembre 1946, une fille. Il s'attache à l'observer. De ces notes, il tire un ouvrage, The Free Child, rédigé progressivement à partir de 1951 et publié en 1953. Il a alors soixante-dix ans et a déjà écrit quinze ouvrages. Il déclare qu'il n'écrira sans doute plus, persuadé qu'il est que, en éducation, il n'a "plus guère de choses nouvelles à dire" (1953 p. 7). Mais la production livresque abondante, les articles nombreux publiés dans tous les journaux, les interventions fréquentes à la radio et à la télévision ont fait peu à peu de lui une figure très populaire qui, sur

tous les grands problèmes actuels, de la guerre du Vietnam à l'avortement, donne son avis. En 1954, est fondée la Summerhill Society.

A la demande d'un éditeur américain, NEILL laisse composer en utilisant abondamment des extraits d'ouvrages antérieurs, A Radical Approach to Child Rearing, qui connaît le succès que l'on sait. "Plusieurs millions de gens" lisent le livre. "Deux mille visiteurs" (1980 pp. 164-166) viennent chaque année à l'école. La liste d'attente est longue pour obtenir une place. Il se trouve même contraint à une nouvelle production littéraire. Il écrit, en 1966, Freedom-not Licence, livre destiné surtout aux Etats-Unis, prompts à adopter ses idées et où s'est formée une American Summerhill Society, association dont le projet est d'ouvrir une American Summerhill School. Ceci entraîne des protestations véhémentes de la British Summerhill Society, qui, par la voie de son magazine Id, rappelle que "personne n'a le droit de fonder une autre Summerhill" (R. HEMMINGS - 1972 - Introduction XII). En 1971, il reprend la plume et écrit en collaboration avec L. BERG, P. ADAMS et M. DUANE ancien directeur de Risinghill, un ouvrage intitulé Children Rights. A ce livre, fera suite l'autobiographie.

En septembre 1971, NEILL marie sa fille Zoé. Lorsque celle-ci avait six ans, répondant à l'une de ses questions, il lui avait dit qu'il attendrait pour mourir de la voir mariée (1980 p. 338). Il aura tenu sa promesse. Malade, il est hospitalisé à Londres. Il y meurt le 23 septembre 1973. Le mois suivant, il aurait eu 90 ans. Il aura consacré soixante-quatorze ans à la réflexion pédagogique et cinquante-deux à diriger sa propre école.

Peu de temps avant sa mort, il déclarait qu'il aimerait vivre encore cinquante ans à Summerhill. Il y a là, sans nul doute, l'expression d'une satisfaction profonde. Les années pourtant, furent souvent pour lui, difficiles. Aussi bien les motifs de contentement se doivent-ils d'être puissants. L'un des plus importants fut peut-être d'avoir pu s'acquitter de ce qui, très tôt, s'est révélé être sa véritable mission. Déterminante pour la pensée pédagogique, c'est elle qu'il nous faut maintenant dégager.

## CHAPITRE II

### La mission

---

Cette satisfaction exprimée par NEILL à propos de sa vie est d'autant plus remarquable qu'elle fut toute entière consacrée à l'éducation. Il y a là une obstination que ne laissait guère prévoir le dégoût prononcé, manifesté dès 1913, à l'égard de toute activité éducative mais qu'annonce pourtant la spontanéité avec laquelle il entreprend, dès 1914, la rédaction de son journal ; ceci alors même que sa présence dans une classe semble due à son impossibilité d'entrer dans la vie active ou même dans l'armée.

L'enthousiasme de 1914 vient de ce que, soudain, il pressent des possibilités d'action sur le monde qui l'entoure, grâce à ce travail d'enseignement qu'il lui est demandé d'effectuer. Face à ces enfants qu'on le charge d'éduquer, il se sent, dès 1914, investi d'une mission : "je veux dit-il les aider à réaliser ce que la vie signifie" (1975 p. 10). Déjà s'annonce en filigrane son objectif éducatif : ses élèves seront des philosophes, des sages. "Je pense que je suis beaucoup plus intéressé par l'humanité que par les choses matérielles et, en cela, les gosses me ressemblent" (ib. p. 28).

Pourtant, en 1914, le sens de la vie est d'abord celui d'une réalité sociale dont il prend nettement conscience. C'est en effet dans son journal qu'il déplore que "la propriété, en Grande-Bretagne vienne avant toute autre chose, ... qu'on puisse voler la vie et l'âme d'une pauvre femme en l'employant à un sou de l'heure" (ib. p. 24), que règne la "loi de la concurrence

déloyale et le vol manifeste lorsque par exemple est vendue six centimes une drogue qui en vaut à peine un" (ib. p. 145). Il déplore pareillement le travail des enfants "sur le dos" desquels "les fermiers s'enrichissent" en leur donnant "quinze centimes par jour pour répandre du fumier" (ib. p. 89). NEILL, à Gretna, rencontre "les pauvres petits gars de treize et quatorze ans sur la route ... le sourire effacé de leur visage, leurs corps courbés et émaciés". "A l'école de Kingsmuir, la plupart des enfants quittaient l'école à quatorze ans pour aller travailler comme des esclaves dans les filatures de jute, travaillant de six heures du matin à six heures du soir, faisant péniblement le trajet aller-retour par tous les temps" (1936 p. 110).

Sa critique du "bourgeois" est acerbe, sarcastique et l'humour parfois devient noir. Ainsi dénonce-t-il la bêtise insolente d'un châtelain (1975 p. 114); ainsi se demande-t-il pourquoi "BRUCE le fabricant" qui cherche des ouvriers sans charge de famille ne fait pas venir "quelques eunuques d'un harem" (ib. p. 113).

Gretna Green, la petite ville où il enseigne, est touchée par l'industrialisation. NEILL brosse pour ses enfants un sombre tableau d'avenir. Dans un village, véritable "tas de fumée"... "Willie deviendra mineur... le visage couvert de poussière et Lillie... une pauvre souillon dans une mesure en brique"... tandis que, de leur côté, "les propriétaires des mines... auront de grandes maisons avec beaucoup de serviteurs et des filles qui ne feront rien de leurs dix doigts" (ib. p. 130).

Toutes ces analyses sont marquées par son engagement politique récent. A Londres, qu'il vient de quitter, NEILL a participé aux réunions du Labour-Party et a même harangué la foule, juché comme le veut la tradition, sur une caisse à savon dans St James Park, au risque d'ailleurs de s'y faire assommer pour son ignorance de la politique et de l'économie (1980 p. 125). Cet engagement fait suite à une période où "ses ambitions sociales et culturelles" l'ont conduit, "ruban bleu à la boutonnière" (ib. pp. 92 et 95) à être sympathisant Tory et demeurer "incroyablement

inconscient des inégalités sociales". Il n'avait pourtant pas manqué de côtoyer la pauvreté en accompagnant son frère dans ses tournées auprès des malades. Il se souvient en effet : "nous entrions... dans des maisons qui étaient d'immondes galetas, où les femmes en travail geignaient sur des lits grouillants de vermine. Parfois une femme avait son bébé dans une pièce remplie d'enfants assoupis... De semblables spectacles auraient dû me rendre conscient de tels maux sociaux mais, apparemment, il n'en fut rien. Je devais être émotionnellement et intellectuellement endormi (ib. p. 101).

La période universitaire semble en fait l'avoir "réveillé". L'Université d'Edimbourg elle-même n'est pas politisée : "Dans ce lieu dit NEILL, il était possible de passer un diplôme sans parler à un seul étudiant" (ib. p. 115). Il sera sensibilisé pourtant au problème du racisme "à l'égard des coloniaux" (idem). Mais à Edimbourg, il découvre et lit surtout de nombreux auteurs, même si le très digne professeur SAINTSBURY, lorsqu'il parle de BLAKE ou de NIETZSCHE "loue leur style... et se débarrasse... par une formule lapidaire -bien entendu, ils étaient fous- de la matière traitée" (ib. p. 109), NEILL lit ces auteurs et s'enthousiasme pour SHAW, IBSEN, WELLS. Il se dira complètement "ibsenisé" (ib. p. 226). Il ressemblera beaucoup à BLAKE, "le dénonciateur de l'hypocrisie, de la corruption". "Je suis, dit-il en 1914, l'apôtre du coin propre couvert de nouvelles sales" (1975 p. 47). De BLAKE "l'hérétique, le révolutionnaire, le prophète" (F. LEAUD 1968 p. 40) et qui plus est, au fait des idées de ROUSSEAU, il placera quatre vers en exergue de Libres enfants de Summerhill. Comme lui, toute sa vie, il sera animé par une "forte pulsion libertaire" (ib. p. 33), "avec une originalité... agressive dans un pays où les originaux ne sont pas rares" (ib. p. 30) ; comme lui, "grâce à une forte dose d'obstination capricieuse", il sera malgré son école, "à sa manière, un solitaire, point exactement persécuté, assurément persécutable" mais dont la "solitude même se prête aux proliférations de la bizarrerie" (ib. p. 34). D'autres auteurs aiguïseront cette sensibilité, parmi lesquels J. RUSKIN, mais sans la spécificité propre à celle de BLAKE.

Au militantisme et aux influences littéraires s'ajoutent, pour la prise de conscience, les conditions mêmes de vie à l'Université et à Londres. A Edimbourg, il ne survit qu'avec ses économies d'une année, sa bourse du Carnegie Trust et une somme gagnée à une loterie. Si sa position de rédacteur du Student lui permet de manger gratuitement dans les dîners officiels, beaucoup de ses repas se réduisent "à un verre de lait et des petits pains à deux pennies" (1980 p. 104). Il reste "honteux de sa pauvreté" (ib. p. 112). A Londres, pareillement, malgré un revenu régulier et des frais partagés avec son frère, il lui faut aussi se satisfaire "de la mauvaise nourriture dans les garnis" (ib. p. 121).

Ces conditions de vie et ces réflexions ne sont sûrement pas sans réactiver le souvenir de la situation de sa famille et de son dur apprentissage de la vie, lorsque, à quinze ans, il dut travailler "dans une espèce de trou sombre... dans une puanteur de soudure, de peinture et de gaz", sa seule joie étant d'être envoyé "chercher quelqu'un aux machines" et sa seule consolation, celle d'être appelé "Monsieur" (ib. p. 76). Le salaire, quant à lui, suffisait à peine à payer logement, nourriture et transport. Sans doute encore se souvient-il des courses faites pour le drapier chez qui il apprit que, si "les pauvres... donnaient toujours un penny ou deux pences...", il ne fallait jamais compter sur un pourboire d'un riche" (ib. p. 77). Les riches, pourtant, n'hésitaient pas à lui faire transporter jusque chez eux, parfois très loin, de minuscules paquets, alors que, debout douze heures par jour, avec sa jambe malade, il devait, en outre, pour rentrer chez lui, faire souvent à pieds plusieurs kilomètres. "Ma relative pauvreté m'a causé plus d'une humiliation et plus d'une tristesse" (ib. p. 341) reedit-il à la fin de sa vie.

La rencontre de la psychanalyse, vers les années 20, relègue quelque peu au second plan les interrogations socio-politiques. Estompée, cette sensibilité ne disparaît pas pour autant. L'article de 1919, paru dans le New-Age, est à cet égard significatif. Même si, comme le souligne M. HEMMINGS, il y a là un "choix de sujet curieux qui semble marquer une transition... vers un intérêt plus tardif et plus permanent pour la psychologie

individuelle" (op. cit. p. 30), la préoccupation socio-politique est bien là. Au fil des pages du Dominie in Doubt, nombreuses sont les réflexions concernant la vie sociale. Ainsi s'inquiète-t-il du rôle que peuvent jouer le théâtre et le cinéma, "armes puissantes du capitalisme" (1920 p. 133), qui font "oublier la vie extérieure" (ib. p. 131), "réalité à laquelle... il est toujours difficile de faire face" (ib. p. 132) et "devant laquelle la fuite est fatale" (ib. p. 133). Pareillement s'indigne-t-il de ce que l'assassin de JAURES ait été acquitté" (ib. p. 163), JAURES dont il n'est pas exclu qu'il ait rencontré l'oeuvre, JAURES qui, tout en défendant la neutralité scolaire, ne la voulait cependant pas "appauvrie, incapable de reconnaître dans la pensée du CHRIST, un messianisme universel, à la fois humain et cosmique, qui affirme que le monde humain et tout l'univers même seront renouvelés pour se conformer à la justice et à l'amour" (art. du 11 octobre 1908 - Pages choisies de J. JAURES, RIEDER pp. 93-94 - cité E. CHANEL - 1975 pp. 93-94).

Les années suivantes le voient fonder ses espoirs sur un internationalisme basé sur des relations entre socialistes (1922 p. 69) ou même entre corporations (ib. p. 85), rencontres qui lui semblent moins "artificielles... qu'un désir commun de détruire le capitalisme" (idem). Aussi songe-t-il à faire venir à Hellerau... le croque-mort de son village écossais... !

C'est à partir de 1936, après la découverte des ouvrages de W. REICH, que la critique pour laquelle NEILL, d'ailleurs, s'appuie sur l'exemple de la société écossaise, donnant ainsi à ses propos de singuliers accents, se fait d'une rare violence. Dans Is Scotland Educated, il s'insurge contre cette société où "les riches font les lois... pour protéger la propriété" (1936 p. 65), où "les pauvres" n'ont, au moment de voter, que "le droit de choisir entre un riche et un autre riche" (ib. p. 64), où le prolétariat, pour être "intelligent et puissant" n'en est pas moins servile" et où l'Eglise se fait la "servante en promettant un au-delà agréable ... pour faire accepter la vie pourrie dans ce monde" (ib. p. 65).

La rencontre d'Oslo, comme d'ailleurs l'approche de la guerre, stimuleront encore la dénonciation des maux sociaux et du capitalisme pour la destruction duquel W. REICH offre des voies. En 1972, il lui faudra se désoler encore de ce que... "des millions de gens (travaillent) pour des salaires de misère alors que leurs maîtres dépensent le salaire hebdomadaire d'un ouvrier dans un déjeuner ou à faire de l'épate avec leur voiture de dix mille livres" (1980 p. 258).

Or, face à cette réalité sociale, NEILL ne place que peu d'espoir dans un changement de structure. A Gretna, il n'est pas sans espérer voir les syndicats travaillistes devenir "plus puissants" et "mettre en branle la révolution" (1975 p. 110), mais il semble effrayé de ce que le syndicat soit avant tout un organisme "qui ne veut pas d'un homme qui a des idées" et "cherche uniquement un homme qui reflète ses opinions" (ib. p. 135). La déclaration de guerre entame plus encore ses espérances ; militant, il a souvent évoqué la possibilité de voir la guerre empêchée par le refus des travailleurs du monde entier d'armer un navire et de déplacer un obus (1980 p. 125). Mais ce sentiment d'échec sera souvent réactivé comme en 1922, lorsqu'un ami allemand lui contera comment, "avec ses camarades, ils en venaient parfois à fraterniser avec l'ennemi de tranchée à tranchée, jouant même au football" (1922 p. 233). Plus généralement, NEILL, dès cette époque, s'interroge sur l'avenir de toute démocratie, "dernière des futilités" (1975 p. 39), "qui ne sert qu'à favoriser l'avancement des brutes" et dont il sait bien qu'"aucune ne peut contrôler un enseignant ou un juge stupide" (ib. p. 101). Il y a là une analyse qui se retrouvera dans son attitude envers le socialisme. Il dira souvent, comme par exemple en 1939, que "l'abolition du profit n'implique pas nécessairement la transformation miraculeuse de l'humanité" et le passage du "moralisme à l'humanisme" (1939 p. 62). A cela, d'ailleurs fera écho, en 1945, son incompréhension de "l'attitude communiste" de vouloir "instaurer d'abord la lutte des classes pour... penser ensuite à l'éducation" (1945 p. 151) et de l'idée que "toute réforme de l'éducation à l'intérieur du système capitaliste (est) une farce" (idem).

Face à cette réalité, NEILL pour sa part, se tourne en effet vers l'individu. "Je crois, en tant que socialiste, que la chose qui sauvera le monde sera l'individualisme" (1975 p. 101). Sa vie et son oeuvre éducative ne seront qu'une recherche dans ce sens. C'est parce qu'elles peuvent mieux faire place à l'individualisme qu'il verra "l'avenir de l'homme ... dans de petites unités comme Monaco" (1926 p. 102). C'est ce souci d'individualisme qui lui fait dire qu'on se doit d'écouter NIETZSCHE le "génial", "celui qui éblouit" (1975 p. 72) et qui ne voit "une amélioration de la situation... que grâce à une culture de surhommes" (ib. p. 73). Sans doute NEILL est-il d'ailleurs autant influencé par le philosophe que conditionné par sa propre éducation religieuse. Il est loin, en effet, d'être le premier que le protestantisme aurait façonné en individualiste farouche.

De ce fait, son attente risque fort de ne faire qu'assurer la survie d'un système que, ~~paradoxalement~~, il dénonce. NEILL est d'ailleurs conscient de ce que sa proposition contient de "paradoxal" (ib. p. 101). Il sait que "le système individualiste, en opposition au système socialiste, est la cause du mal" (ib. p. 39) ; que "chacun pour soi est la maxime la plus méprisable qui ait jamais été formulée" (idem). S'il admire NIETZSCHE, l'idée selon laquelle, "dans un environnement dégénéré et cruel, le plus fort sera celui qui sera le mieux adapté à la dégénérescence et à la cruauté", fait que pourtant il ne peut pas "le suivre" (ib. p. 73) : "Je crois qu'un jour le monde sera capable de changer cette base de notre société... Les meilleurs règneront... Mais qui sont les meilleurs ? Je me le demande et ne puis donner aucune réponse" (idem).

"NIETZSCHE, dit-il deux années plus tard,... voulait une race pure, faite de surhommes qui guideraient le monde. Certains disent que NAPOLEON et CROMWELL étaient des surhommes, mais les vrais surhommes étaient des hommes comme le CHRIST, IBSEN, DARWIN et SHELLEY ; un combattant n'est personne, mais un homme avec un message est un surhomme". "Un messenger, poursuit-il, est un homme qui force les gens à considérer des choses qu'ils ne

considèreraient pas sans y être forcés" (1916 p. 172). A cette mission, NEILL invite tous ceux qu'il voit autour de lui. "Ton pays a besoin de toi... pour le redresser" (1975 p. 120) dit-il. à chacun de ses élèves.

Pour cette mission, le chemin n'est pas facile ; lui-même n'est pas sans penser parfois que "les penseurs sont des fous" (1916 p. 170). "Le penseur dont le monde a besoin devra apprendre la solitude, personne ne le comprendra jamais, il sera un proscrit pour toujours... ; cela demande un courage prodigieux pour se mettre dans cette position... un courage moral" (idem). "La foule... déteste... ses très grands penseurs" (ib. p. 167). "Chaque individu qui... diffère... est suspect parce qu'il est peut être le premier d'une foule rivale... C'est pour cela que la foule crucifie toujours ses christes" (1920 p. 68). "Se connaître bravement, se réaliser pleinement, suivre la vérité même si la foule vous jette la pierre, c'est vivre... Mais c'est une vie dangereuse car c'est le chemin de la crucifixion. Personne n'est jamais mort pour avoir obéi : tous les martyrs sont morts parce qu'ils attaquaient l'autorité... CHRIST, THOMAS MORE" (ib. p. 80). C'est pour lui le sort des "prophètes qui disent la vérité" (1922 p. 124, p. 239). NEILL, dans son élan, fait même, du succès, le critère de l'erreur. Ainsi en va-t-il du "Bolchevisme" (1920 p. 151) ; ainsi en va-t-il d'Emile COUE dont "la popularité... prouve au moins qu'il n'est pas un sauveur" (1922 p. 239).

Pour avancer sur ce chemin difficile, NEILL se donne un guide : le CHRIST. En fait, c'est dès le refus de suivre NIETZSCHE, en 1914, que la sensibilité chrétienne domine chez lui : "si la pitié et la charité sont erronées, dit-il cette année là, tout ce qui est juste est alors erroné" (1975 p. 73). Cette sensibilité-là, deux ans plus tard, trouve sa pleine expression : pour lui, il n'est qu'un seul message, celui du CHRIST. Ce message n'est en rien celui qu'a pu lui transmettre Granny SINCLAIR ; il n'est pour NEILL de message que le "message originel", celui qui fut "perverti par les évangélistes" (1916 p. 175). C'était, dit-il, "un message d'amour" auquel "nous n'accordons que peu d'importance" (ib. p. 173). Ce message ne constitue en rien une prise de

distance par rapport aux problèmes sociaux. Le capitalisme, dit-il dans le même temps, est "anti-chrétien" et, comme tel, "à détruire" (ib. p. 114).

En 1916, pour le conforter dans sa mission et dans sa foi dans le message du CHRIST, NEILL a trouvé près de lui l'exemple d'Homer LANE et de son "Little Commonwealth" où "de nombreux enfants criminels se voient autorisés à vivre en self-government et deviennent d'excellents citoyens" (ib. p. 52). Cette expérience est, à ses yeux, "une expérience chrétienne qui l'encourage" (ib. p. 53). La rencontre des deux hommes et leur proximité vont faire de l'expérience de LANE plus qu'un encouragement, une influence.

Tout comme lui, LANE a été marqué par son éducation religieuse. Sa mère imposait en effet à la famille une stricte observance du dogme. Mais il a subi, en plus, comme le signale NEILL, l'influence du penseur Indien VIVEKANANDA. Ce maître spirituel hindou, mort en 1902, s'était donné pour tâche le développement de la pensée de son maître RAMAKRISNA. Ce dernier avait, selon Romain ROLLAND, une "magique plasticité grâce à laquelle il se muait instantanément en chacun des êtres qu'il voyait ou rêvait". Pour lui, qui "voyait BRAHMAN les yeux ouverts", chacun pouvait "réaliser DIEU" car "DIEU nous attire constamment comme un aimant attire le fer ...sauf s'il est couvert de saleté" (R. ROLLAND p. 981). VIVEKANANDA avait entrepris, en 1892, un périple autour du monde en faisant en particulier étape aux Etats-Unis et en Angleterre. Sans doute LANE, lorsqu'il était étudiant, le rencontra-t-il à Chicago ou à Boston où le maître prêcha. C'est auprès de VIVEKANANDA qu'il aurait appris la véritable signification de l'amour et forgé sa devise : "être du côté de l'enfant", car c'est ce penseur, dit NEILL, qui "rendit compréhensible le commandement du CHRIST d'aimer son prochain comme soi-même" (1926 p. 19).

Ainsi n'est-il pas surprenant que toute la philosophie de LANE soit fondée sur l'Amour. L'enseignement de la religion qu'il propose à l'attention des enfants est, à cet égard, significatif. "Tous les hommes et toutes les femmes sont réellement nos

frères et nos soeurs ... chacun d'entre nous est l'amant de toute l'humanité et de l'univers entier ... (L'homme) est contraint à l'amour... S'il hait, il exprime l'amour sur le mode négatif" (LANE 1946 p. 108). Ainsi, pour lui, l'amour participe de notre nature même.

C'est ce message que, pour sa part, il avait entrepris de transmettre en le vivant. E.T. BAZELEY, qui travailla avec lui comme co-directrice, le dit bien : "Toute la vie n'était pour lui qu'une expérience religieuse" (E.T. BAZELEY - 1928 p. 105). "Il avait une simplicité qu'un enfant pouvait suivre et une humanité, une chaleur, une vérité, une disponibilité que peu d'entre nous peuvent oser atteindre. Sans aucune hésitation, il aurait risqué tout ce qui lui était cher"(ib. p. 142) et, ajoute-t-elle, "durant les divers incidents qui l'affectèrent, il était toujours occupé à prendre plus de soins de ses accusateurs que de lui-même" (ib. p. 144), attitude qui, sans doute, lui fut fatale . En ne répondant pas à ces accusateurs, LANE réalisait peut-être aussi son désir secret, lui qui, quelques années plus tôt remarquait que la seule différence entre lui et le CHRIST était que le CHRIST avait été crucifié" (noté in R. HEMMINGS - 1972 p. 118).

Si NEILL, pour sa part, trouve dans cette philosophie de la liberté "l'évangile qu'(il) avait cherché" (1980 p. 144), son adhésion se trouve consolidée encore par l'idée de DIEU sur laquelle LANE s'appuie. Pour lui, DIEU "créateur de toute vie" est aussi dispensateur de tout bonheur" (LANE - 1946 p. 64) et prend "Lui-même son bonheur dans les diverses créatures qui ont vie... dans l'amour qu'Il manifeste pour elles et qu'Il leur donne les unes pour les autres" (ib. p. 63), toujours "très bon pour elles, car Il met de sages pensées dans leur coeur" (ib. p. 64). D'ailleurs, dit-il encore, "l'homme est la créature à laquelle Il a pensé le plus, qu'Il a aimé le plus, et à laquelle Il a donné les meilleures possibilités de bonheur" (idem). En effet, DIEU "s'est réservé dans l'homme une demeure spéciale... pour réaliser ses desseins dans le monde" (ib. p. 68) et "a déjà commencé à nous montrer cela dans les pensées et les paroles de JESUS"(idem).

LANE n'ignore pas que cette théologie s'inscrit en opposition aux enseignements qui lui furent dispensés. Se plaçant sur le terrain de l'éducation religieuse, "c'est, dit-il, un point essentiel pour le bonheur futur... de faire (du) premier contact avec l'Idée de DIEU, un motif générateur de bonheur, de création et d'entraide ... et de le faire... sans aucune instruction morale quelconque" (ib. p. 47) ; "la religion du CHRIST est positive, épanouissante et créatrice ... diamétralement opposée au système négatif habituellement présenté à l'enfant" (ib. p. 45).

o  
o o

Mais, dans leurs élans missionnaires, NEILL et LANE ne sont en rien des isolés. Après le traumatisme de la première guerre mondiale, partout s'élèvent peu à peu des voix pour annoncer sous des formes multiples le renouveau. Au sein même de la revue New-Era, NEILL côtoie un univers tout imprégné de mysticisme, qui provient de ce que beaucoup des éducateurs nouveaux rassemblés autour de cette revue, s'inspirent volontiers de la "théosophie" dont Mrs ENSOR est une théoricienne "éminente" (R. SKIDELSKY - 1972 p. 140). Dans cette société, NEILL rencontre des personnalités dont la singularité, même si elle l'amuse, ne peut guère laisser indifférent celui dont les maîtres ont pour nom CHRIST, SHELLEY, LANE, aux destinées, à des degrés divers il est vrai, exceptionnelles. La société théosophique est l'oeuvre de Mme Helena PETROVA BLAVATSKI "(alias HPB)" (A. FAIVRE p. 1096), transfuge d'un milieu spirite, ayant exercé au Caire ses activités de médium. C'est en lisant La doctrine secrète de HPB, que fut convertie l'Anglaise Annie BESANT, qui lui succéda en 1891. Si Mme BLAVATSKI disait avoir eu "un grand nombre d'expériences occultes (truquées)"... Mrs BESANT pour sa part, avait manifesté le désir de devenir "la fiancée du CHRIST" (R. SKIDELSKY - 1972 p. 139) et avait finalement trouvé un substitut en la personne d'un Révérend qu'elle épousa.

Certains théosophes n'étaient pas sans se penser devenus rien moins que divins et, dans une variante de la réincarnation, véritables missionnaires d'un au-delà, envoyés sur terre comme guides ou prophètes ; prophètes qui, d'ailleurs, n'occupent que la seconde position dans la hiérarchie des divins. D'autres maîtres existent, certains étant présumés résider "quelque part dans l'Himalaya" (ib. p. 140) ; l'un d'eux fut même identifié en la personne d'un jeune indien, KRISHNAMURTI, dont le "rayonnement spirituel" est "encore sensible de nos jours" (A. FAIVRE p. 1096). Pour les "dignitaires", l'attrait de l'Inde était d'ailleurs si fort que Mrs BESANT, comme HPB y résidèrent pour un temps, au risque de s'y faire, en voulant répandre leur enseignement, les "instrument(s)" de l'impérialisme britannique (idem).

Si illuminés qu'ils puissent paraître, les théosophes n'en sont pas moins porteurs d'un message auquel NEILL ne peut guère rester insensible. La société théosophique a, pour objectif premier, l'étude de "l'occultisme", de "l'ésotérisme", de la "télépathie", du "spiritisme", de "l'antiquité égyptienne" (idem). NEILL, on le sait, fortement frappé par la mort de sa soeur, fait quelques expériences en ce domaine. Mais la société théosophique dispense en même temps, même si elle est marquée par l'"antichristianisme", un "moralisme simple" (idem) que l'on retrouve par exemple dans le souci d'oeuvrer efficacement dans le domaine social. Ainsi le fit Annie BESANT, qui lutta pour le contrôle des naissances et organisa une grève de femmes. Cela fit naître aussi, après les années difficiles de la guerre mondiale, le souci de "former un noyau de fraternité humaine universelle, sans distinction de race, de religion, de caste ou de couleur" (noté in SKIDELSKY - 1972 p. 140). Comme le souligne M. SKIDELSKY, cet "internationalisme généreux... répondait aux espoirs et sentiments humanitaires de l'après-guerre" (idem). C'est dans cet esprit que s'inscrit, entre autres, le convoi des enfants autrichiens par Mrs ENSOR.

NEILL ne peut guère ne pas trouver là des motivations supplémentaires à son engagement personnel. Aussi déclare-t-il en 1920 : "nous voulons former des hommes et des femmes qui

rejoindront la foule habituelle et l'aideront à atteindre de meilleurs idéaux (1920 p. 70). "Le but de l'Education doit être d'aider l'enfant à vivre sa vie cosmique, à vivre pour les autres, car tous les hommes sont égocentriques, égoïstes..." (ib. p. 128).

Le voyage en Europe stimule cette réflexion en la portant au coeur même des problèmes qu'a laissés derrière elle la guerre et qu'il analyse en référence au message du CHRIST. Reprenant l'aphorisme de NIETZSCHE, il regrette que le CHRIST ait été "le premier et le dernier chrétien" (1922 p. 125). Il se demande si la France est capable de faire ce que fit le CHRIST, "oublier ses ennemis", ou "si une Allemagne victorieuse aurait suivi une voie plus chrétienne" (ib. p. 25). D'une part l'influence de New-Era dont il reste le correspondant, d'autre part le voyage le font prôner la rencontre entre les peuples pour faire "reculer... la peur et l'indifférence qui proviennent de l'ignorance" (1922 p. 69) et rêver "d'une école caravane qui voyagerait en Europe" (ib. p. 222). Parlant de l'expérience d'Hellerau, il dira : "nous étions tous des hommes, pas des Russes, des Polonais ou des Anglais. Je ne peux savoir quel effet l'école eut sur les enfants, je peux seulement dire ce que cette expérience fit pour moi. Elle me rendit internationaliste ; elle ne détruisit pas mon attachement à l'Ecosse ou à l'Angleterre" (1937 p. 110). Il ajoute : "J'y ai gagné quelque chose d'intangible, peut-être un sentiment de fraternité que le sédentaire ne peut pas connaître. Même plus tard, lorsque dans le Templehof à Berlin, j'écoutais HITLER mugir sa haine... je ne ressentais aucune haine pour les Allemands" (idem).

A partir de cette époque, le caractère religieux de sa mission, toute entière appuyée sur le commandement du CHRIST "d'aimer son prochain comme soi-même", ira en s'affirmant. Le rappel du message s'accompagne d'une critique de la religion telle qu'elle s'est développée après la mort du CHRIST. Ses convictions et ses affirmations prennent peu à peu une puissance et une importance surprenantes. Ainsi le voit-on s'acheminer vers l'annonce d'une "nouvelle religion", dans laquelle socialistes utopiques et catholiques progressistes ne manqueraient sans doute pas de retrouver leurs idées.

Ce thème, existait en fait depuis 1920. "Au moins, disait-il, le Christianisme est mort... Il se peut que la nouvelle religion grandisse à partir de la semence du Christianisme mort. Cela, je ne peux le dire..." (1920 p. 123 - thème repris in 1970 p. 25). "Les religions, poursuit-il en 1926, ne sont pas plus éternelles que ne le sont les nations" ; "une religion a une naissance, une jeunesse, une maturité et une mort" (1926 p. 131 - 1970 p. 215). D'ailleurs, "la nouvelle génération ne peut plus accepter la vieille religion" (idem) et doit "se rebeller" (ib. p. 132).

"La nouvelle religion louera DIEU en rendant l'homme heureux" (ib. p. 131). Pour elle SAINT-PAUL ne sera qu'"un trouble fête stupide" (ib. p. 132) qui a fait de "DIEU ... un objet de peur"(ib. p. 118). Elle refusera de croire au péché originel, "refusera de croire que l'homme... a chuté ,... qu' il a besoin du salut , refusera d'user de l'antithèse corps et esprit" et "reconnaîtra que la chair n'est pas pleine de péché". "Elle saura qu'un dimanche matin passé à nager est plus sain qu'un dimanche matin passé à chanter des hymnes" (ib. p. 133 - 1970 p. 216). CHRIST sera reconnu... "Il n'a pas à être reconnu seulement comme le rédempteur des pécheurs, puisqu'il n'y a pas de <péché originel>. Il doit être reconnu comme celui qui a donné l'exemple de l'amour, de la charité et de la compréhension" (ce que l'homme demande et demande encore)"(1926 p. 132)... "Sa mort n'aura que peu d'importance. Sa vie en aura beaucoup" (idem)... "Son exemple, parce qu'il a été faussé, conduit à faire toutes choses" qu'...Il... "nous a dit de ne pas faire... nous fouettons, nous emprisonnons, nous pendons... nous laissons mourir de faim les pauvres, nous armions pour la guerre" (idem). Ce message doit conduire à la tolérance qui est "le mot approprié pour une école libre : nous amenons nos enfants à être tolérants en leur montrant la tolérance. Etre tolérant, c'est avoir la charité" (ib. p. 256).

La nouvelle religion incitera certes à la justice, mais elle donnera aussi aux hommes la force. "Elle enseignera que l'homme doit porter son propre fardeau"... ; elle forcera à "la responsabilité... elle demandera du courage, beaucoup de courage" (ib. p. 137). "L'homme devra acquérir du courage car son juge sera

en lui-même (ib. p. 138). Ce sera, "une religion individuelle et non une religion de masse". Il n'y aura plus de "religion-mère" offrant "refuge et repentance", l'homme sera "le capitaine de son âme". Cette religion signifiera le retour "au vrai visage de DIEU qu'elle retrouvera dans l'homme,... dans les prairies et non dans les cieux". "Le démon sera mort et sa mort sera reconnue ; car il n'y a pas de démon, il y a un DIEU... Ce que nous appelons le démon est DIEU, transformé par l'interférence de l'extérieur" (ib. p. 133).

Souci d'en finir avec toute transcendance ou simple provocation, il dira en Afrique du Sud : "Dieu est quelqu'un comme moi", ce qui lui vaudra, sous la plume des pasteurs de l'Eglise Réformée, un article sévère, où il lui fut dit qu'il "cherchait simplement la publicité... à la manière de son grand maître G.B. SHAW" (1937 p. 125) dont il prisait effectivement beaucoup les pièces (ib. p. 139).

La mission de NEILL est désormais claire : permettre à ses élèves de vivre et vivre lui-même ce message du CHRIST tout comme le fit LANE, LANE aux yeux de qui, "l'amour était le seul remède" (1926 p. 182), et dont il espère longtemps voir publier les interprétations du message du CHRIST"(idem) \* "Sans cesse, dit NEILL, je reviens à JESUS CHRIST"(ib. p. 256)... "Quelquefois je me demande ce que ferait JESUS ?" (idem).

Dans cette mission, il aura beaucoup investi. Ainsi, dans les premières années, n'est-il pas sans devenir "un sauveur d'âme" (1932 p. 179), lui que ses doutes et la sincérité avaient empêché de devenir pasteur (ib. p. 179 - repris in 1936 p. 48). Il rappelle d'ailleurs, à l'époque, à ses "lecteurs-parents" qui auraient pu avoir l'impression qu'il était un ennemi de la religion, "qu'il est une personne très religieuse" ; "quel homme de l'Ecosse calviniste ne l'est pas ?" ajoute-t-il (1932 p. 179). Sans doute n'est-ce pas sans quelque fierté qu'il peut dire en 1937 que, d'un certain point de vue, Summerhill est peut-être la seule école anglaise qui traite les enfants d'une manière que le CHRIST

aurait approuvée" (ib. p. 121 - 1970 p. 219). En 1939, il note que les Summerhilliens "vivent aussi honnêtement et aussi humainement que tout chrétien qui suit l'évangile" (1939 p. 73).

Cette mission n'est d'ailleurs pas sans lui paraître parfois comme un chemin de croix. Si, en 1921, il se sent devenu, par le simple fait de son travail "d'analyste", "une sorte de CHRIST qui aide les gens sans penser à la récompense" (1922 p. 208), en 1925, il prévient ses collègues du danger qu'il y a "à développer un complexe de sauveur, car le guérisseur d'âme s'identifie lui-même avec le CHRIST". "Là, note-t-il encore, il est en bonne compagnie car chaque prêcheur peut avoir une identification au CHRIST (1926 p. 250). En 1916, avant même de découvrir la psychanalyse, il disait : "L'homme moyen ne s'imagine pas être JESUS CHRIST, et lorsque quelqu'un le fait, on dit qu'il est fou et nous le faisons taire. Il pourrait bien être un Christ, qu'en savons-nous ?" (1916 p. 171). Bien que connaissant les risques encourus, NEILL n'hésite pas à dire combien lui-même et ses amis sont "une race étrange" (1920 p. 198). Déjà, en 1914, il disait avoir été fasciné par le passage de l'évangile dans lequel le pharisien disait : "je vous remercie SEIGNEUR de ce que je ne suis pas comme les autres" (1975 p. 43). En 1920, il illustre abondamment cette différence par des anecdotes ; comme celle où, ayant enfourché un "vélo bleu", couleur, semble-t-il, originale pour cette machine, il eut le sentiment d'entrer "dans un monde antipathique" : "Les femmes, dit-il, venaient sur le pas de leur porte pour voir ma machine et en la voyant, éclataient de rire... je fus accueilli par des cris de dérision... je pense que c'est un bon exemple de la psychologie de la foule... j'étais différent de la foule... je provoquais les rires et<sup>a</sup> dérision..." (1920 p. 72). En 1926, il se sait bien "considéré... comme un fou... à Lyme Regis"... parce qu'il "porte des sandales" (1926 p. 233). Celui qui devait mettre en fureur les pasteurs sud-africains, était déjà, enfant, le genre de gars à peindre sa bicyclette en bleu lorsque celle des autres était noire" (R. HEMMINGS 1972 p. 3). Regret ou soulagement, il est difficile de trancher, lorsque NEILL note en 1980 : "je n'étais pas un homme assez important pour être condamné au martyre ; le monde crucifie ses christes, je n'ai jamais appartenu à cette catégorie" (1980 p. 213).

Ainsi, dès avant 1920, NEILL croit savoir quel type d'homme peut aider le monde et de quel message cet homme se doit d'être porteur. Mais il sait surtout comment devenir capable de vivre ce message. "Je pense que le fondement de la véritable justice, c'est l'analyse de soi" (1975 p. 100) ; "dans mon utopie, l'examen de conscience sera le seul qui comptera" (ib. p. 101). "C'est la paresse mentale qui est à l'origine du militarisme dans nos écoles... ; nos enseignants et nos juges cruels sont de braves types dans leurs clubs et leurs foyers, ils sont cruels dans leurs écoles ou leurs palais de justice parce qu'ils ne réfléchissent pas, ne s'examinent pas" (idem). A cette réflexion, il invite "juge", "gendarme", "maître d'école", "syndicaliste" qui, perdant tout individualisme, deviennent des "serviteurs" (ib. p. 73) et tous ceux qui assurent malgré eux la pérennité des mentalités. C'est, à ses yeux, la jeune fille dont "l'horizon mental" s'"élargit avec le mariage" (ib. p. 107) et qui "pourra battre son enfant ou l'affamer... pour empoisonner son esprit de méchanceté comme elle pourra empoisonner son corps de gin" (ib. p. 106) ; c'est le jeune père qui, avec un premier enfant, se révèle à lui-même comme "un homme d'importance, un guide et un pasteur"... qui "parle au maître d'école sur un ton dictatorial" (ib. p. 107).

De cette démarche à laquelle il convie, NEILL, d'ailleurs, donne l'exemple, essayant, malgré "son esprit partisan... de faire face à la vie avec honnêteté" (ib. pp. 10-11) et cherchant les "mobiles" (ib. p. 15) de ses attitudes envers les enfants : "est-ce que je cherche à être aimé ? ou suis-je tout simplement humain et compréhensif" (idem). Il tente pareillement "d'amener... des parents à réfléchir" (ib. p. 106), parents dont bien peu sans doute "s'assoient de temps en temps pour se dire : il faut que je m'examine afin de découvrir quel homme je suis" (ib. p. 11). Ce message est repris deux années plus tard quand il invite à réfléchir l'enseignant qui "ignore sa propre faiblesse", qui ne "s'est jamais analysé pour voir quelle sorte d'homme il est" (1916 p. 192) avec "dans son coeur... toutes les petites bassesses, folies et hypocrisies". La critique est tout autant adressée aux pasteurs qui "répètent les prières sans penser à leur signification" (ib. p. 193).

"La nature humaine est faible ne manque-t-il pas de dire" (ib. p. 57) et même chez les plus grands : "Bernard SHAW trouverait sans doute des difficultés à expliquer comment son végétarisme se concilie avec son habitude de porter des bottes de cuir " (ib. p. 58). "Les meilleurs d'entre nous ne sont que de pauvres êtres faibles, car nous avons tous en nous les instincts des millions de nos ancêtres, des arbres et des grottes ; mon avis cependant est qu'en dépit de nos faiblesses et de notre animalité, nous sommes essentiellement bons. Je suis un troglodyte une fois tous les cinq ans, je suis un humain qui raisonne le reste du temps" (ib. p. 59).

NEILL est conscient, en ces années-là, des limitations d'une telle entreprise, qu'il est loin d'être, il est vrai, le premier à promouvoir. Le journal de 1914 se termine ainsi sur une note pessimiste : "les idiots, y note-t-il, ne peuvent pas comprendre l'homme introspectif, ils ne pensent pas que l'on puisse être honnête avec soi-même" (1975 p. 152). "La plupart des gens, dit-il deux années plus tard, ... ne veulent pas faire face à la vérité" (1916 p. 167). Quant à lui, il trouve là, pour ses élèves un objectif pédagogique. "Je veux leur donner, ou plutôt les aider à acquérir une attitude..., je veux que ces enfants acquièrent l'habitude de faire face à la vie avec honnêteté" (1975 p. 10). Ce souci là ne le quittera jamais. La sincérité est en 1970 encore à ses yeux "ce qu'il y a de plus primordial au monde ... Chacun réalise la valeur de la sincérité de la part de nos politiciens (tel est l'optimisme du monde), de nos juges, de nos magistrats, de nos professeurs, de nos médecins. Cependant, nous éduquons nos enfants de telle façon qu'ils n'osent être sincères" (1970 p. 109).

On comprend alors de quels espoirs fous la psychanalyse révélée par LANE pouvait venir nourrir cette quête. La seule volonté ne suffit plus pour expliquer les actes et l'analyse de soi n'est plus un unique problème de paresse mental. L'inconscient, les traumatismes, les refoulements, les mécanismes de défense donnent la clé de nos comportements ; la psychanalyse recule les limites de l'introspection. Pour lui, tout s'éclaire. Ceux qui ont collaboré

avec les Allemands "pendant la guerre souffraient d'un complexe contre le gouvernement, qui, si l'on recherche assez profondément, est souvent une rébellion infantile contre le père" (1920 p. 104) ; ... "la plus sévère critique d'une mère célibataire est une (autre) mère célibataire" (ib. p. 48). Si le révérend SMITH condamne tous les plaisirs, c'est parce qu'il réprime son "côté bistrot vulgaire" (ib. p. 152) -Les pasteurs et les vieilles filles bigotes (ib. p. 151) occupent, il est vrai, dans ses analyses une place d'une importance toute particulière- Tous sont "exactement comme ceux qui jetèrent la pierre à JESUS CHRIST ; ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient et ne savaient pas pourquoi ils le faisaient" (ib. p. 34). "Nous, les adultes, sommes tous des enfants dans notre coeur" (ib. p. 22). "Je crois fermement, dit-il cette année là, que la découverte de FREUD aura plus d'influence sur l'évolution de l'humanité que n'importe quelle découverte des dix derniers siècles. FREUD a ouvert la route vers le surhomme..." (ib. p. 141).

Ainsi ne peut-il plus hésiter "à prêcher" (ib. p. 13 ), comme il le faisait déjà il est vrai quatre années plus tôt (1916 p. 192). Pour lui, tout "le problème pour l'homme et pour l'humanité est de réconcilier Dieu et le diable en eux. Le saint réprime le diable, le pécheur réprime Dieu" (1920 p. 247). LANE, pour sa part, partage le même avis car, à ses yeux, "le problème pour l'homme et pour l'humanité est de réaliser la synthèse du ciel et de l'enfer en lui-même" (op. cit. p. 118). "Je suis forcé, dit NEILL, de conclure que les guerres ne cesseront pas avant que l'homme réalise que son égo-idéal doit être de pouvoir travailler avec son animalité primitive. Lorsque cela viendra, l'homme saura qu'il n'est ni Dieu ni diable, mais... plus homme" (1920 p. 250). "Est-il possible d'aimer son voisin comme soi-même ? Oui, répond NEILL, lorsque vous vous connaissez vous-même ; vous haïssez chez les autres ce que vous haïssez en vous-même, et vous aimez chez les autres ce qui est à aimer chez vous" (ib. p. 129)... "On peut trouver toutes les futilités, toutes les stupidités de l'humanité, toutes les guerres, tous les crimes, toutes les injustices dans l'ignorance qu'a l'homme de lui-même. Tout connaître est tout oublier"... Le CHRIST qui "ne condamnait personne car il était en paix avec lui-même" (1920 p. 130) montre encore le chemin. NEILL se

souvient pourtant que le CHRIST chassa les marchands du temple. "Cet incident est réconfortant, note-t-il, car il montre que l'homme le plus capable d'amour qui ait jamais vécu fit montre de faiblesse humaine en une occasion au moins" (1920 p. 130).

Ce sont ces mêmes idées qu'il reprend six années plus tard, lorsqu'il déclare que son propos est de guérir du malheur ceux qui sont en guerre avec eux-mêmes, donc en guerre avec le monde car, dit-il, "aucun homme heureux n'a jamais perturbé une réunion, prêché la guerre ou lynché un noir" et "tous les crimes, toutes les haines, toutes les guerres peuvent être ramenés au mal de l'âme" (1926 p. 114 repris in 1970 p. 18). "Je veux une nouvelle moralité. Vous ne pouvez pas avoir une bonne moralité lorsque l'inconscient est infantile dans ses intérêts. La moralité d'aujourd'hui construit une belle cathédrale de marbre sur un tas de crottes. Je veux en construire une sur une terre solide. Votre moralité fleurit parmi les prostituées, les taudis et les crimes. Si elle avait une réelle valeur sociale, elle aurait balayé tous ces maux sociaux depuis longtemps" (1926 p. 50)... "Nous devons retourner à JESUS, l'homme de l'Amour et de la Charité" (ib. p. 135), "qui était juste parce qu'il connaissait sa propre faiblesse" (ib. p. 171). "Aimer les autres en se haïssant soi-même est impossible - Nous pouvons seulement aimer les autres si nous nous aimons nous-mêmes (ib. p. 26). Dans cette quête, l'homme trouvera sa force car "faire face à une âme nue, c'est trouver la nouvelle religion", ...celle qui "force à la responsabilité ... et demande du courage, beaucoup de courage" (ib. p. 137). "L'autorité prendra du temps pour mourir, car trop de gens s'accrochent à elle comme à un étai. La plupart des gens aiment que l'on pense pour eux". Il est si facile d'obéir et si difficile de vivre sa propre vie, de porter son propre fardeau, de trouver son propre chemin... vivre sa propre vie... est l'idéal" (ib. p. 30). "Ce sont les peines et les haines cachées de l'homme, dit-il vingt-cinq ans plus tard, qui le poussent à chercher un DIEU, que ce DIEU soit dans les cieux ou à Berchtesgaden" (1953 p. 141).

o

o o

Songeant à ces années 20 et se moquant quelque peu de lui-même, NEILL, en 1953, notera : "FREUD avait ouvert un monde nouveau. L'humanité souffrait parce qu'elle ne connaissait rien de l'action puissante de l'Inconscient (nous l'épelions tous avec un I majuscule). Crime, haine, névrose, perversion sexuelle, tout était dû aux désirs inconscients. Rendre l'inconscient conscient et nous atteindrions la terre promise... plus de malheurs, d'enfants battus, de meurtres, de scandales : nous apercevions l'Utopie dernière dans laquelle tous les hommes seraient libres et bons. Nous, jeunes éducateurs étions des apôtres, non de FREUD mais du nouveau salut" (1953 p. 153). En 1953, NEILL semble adopter ainsi vis-à-vis de l'apôtre qu'il fut un ton amusé. Il n'en reste pas moins que, sur le fond, il dispense à cette époque toujours le même message ; simplement ce message s'est-il conforté de l'apport reichien et, à ce contact, son apostolat s'est-il fait plus sobre.

En rencontrant REICH, NEILL rencontre d'abord le philosophe, profondément engagé , dont les idées ne peuvent qu'assurer une large continuité aux siennes. M. CATTIER a bien reconnu ce missionnaire et rappelle que "pour REICH... le CHRIST a apporté un message qui n'a pas été entendu , s'est heurté aux hypocrites et aux envieux, a mené la vie d'un vagabond anarchiste, a refusé de se plier aux conventions sociales et a propagé une doctrine basée sur l'amour universel ... Il a refusé de fonder un parti politique et a préféré faire confiance à une diffusion pacifique de ses idées" (M. CATTIER 1969 p. 212). Le rappel du message du CHRIST, cohabite d'ailleurs chez REICH avec une critique du christianisme catholique qui "a depuis longtemps jeté aux orties le caractère révolutionnaire, c'est-à-dire bouleversant du mouvement chrétien primitif" et "qui porte un million d'adhérents à considérer la guerre comme une fatalité, comme une punition pour leurs péchés" (REICH - 1974 p. 206). Elle cautionne "l'injustice sociale en la présentant comme voulue par DIEU" (ib. p. 140), ce que NEILL pour sa part dénonçait depuis longtemps. REICH a d'ailleurs vécu intensément cet engagement missionnaire, en organisant dès 1927 à Vienne des dispensaires psychanalytiques, véritables centres d'hygiène sexuelle qui, avec des consultations gratuites, apportaient

aide et conseils en matière de sexualité, en militant activement au parti communiste, en fondant Sexpol en 1931, "association pour une politique sexuelle prolétarienne qui groupa jusqu'à 40 000 membres et qui, en s'attaquant à la morale sexuelle et à la famille, chercha à détruire le capitalisme", ce qui, pensait REICH, pouvait contribuer à rapprocher l'avènement du "grand soir" (M. CATTIER 1969 p. 155).

La manière dont REICH pose le problème au plan social ne lui est pas étrangère. Pour REICH en effet, le changement de société se trouve lié non seulement à celui de la modification des structures sociales, mais aussi à celui de la modification de la structure psychologique des masses. Si l'éducation s'est vue associée à cette entreprise, "son intervention s'est soldée par un échec" (REICH 1974 p. 227) \* "Aucune théorie du devenir politique, dit-il, ne peut être appelée révolutionnaire si elle considère la structure psychique des masses comme une simple résultante des processus économiques, et non pas comme étant aussi leur moteur" (REICH 1970 p. 252); "la révolution dans la superstructure idéologique fait faillite parce que le support de cette révolution, la structure psychique des êtres humains n'a pas changé" (id. p. 238). REICH opère ainsi une synthèse de la psychologie freudienne et de la sociologie et de la politique marxiste.

REICH assure tout autant à NEILL une continuité de pensée en mettant en évidence l'importance de la sexualité, importance qui, on l'a vu, n'avait pas échappé à NEILL, pourfendeur des bigots. Pour REICH en effet, "définir la liberté, c'est définir la santé sexuelle" (1970 p. 295). Ce que peut "apprendre la révolution russe ... affirme-t-il, doit nécessairement s'accompagner d'une révolution des attitudes à l'égard de la sexualité et des formes de relation sexuelle" (ib. p. 265). C'est que, en effet, à ses yeux "seuls les individus génitalement sains sont capables de travail volontaire et d'autodétermination de leur vie hors de tout principe d'autorité" (ib. p. 334) et, d'autre part, "avec l'élimination du refoulement sexuel, les impulsions perverses et asociales sont également éliminées" (ib. p. 68). Pour REICH, donc, "il s'agit d'affirmer pleinement, d'aider et de protéger les manifestations libres

et saines de la vie chez le nouveau-né, l'enfant, l'adolescent et l'adulte d'une façon qui exclut infailliblement et définitivement toute tromperie sociale" (ib. p. 23).

Ce message ne risque guère de choquer ce qui peut rester de puritain chez NEILL. L'univers promis par REICH est en effet de haute moralité : "toute littérature génératrice d'anxiété sexuelle, comme la pornographie, le roman policier, les histoires d'épouvante pour enfants serait (par exemple) interdite" (ib. p. 368). Ainsi l'Utopie reichienne n'est-elle guère susceptible de laisser surgir quelque Sodome ou Gomorrhe. NEILL le voit bien, qui note, reprenant à la lettre la philosophie de REICH en matière de relations sexuelles : "les seules vraies relations entre un homme et une femme doivent être si fortes que toute promiscuité est écartée". Par promiscuité, il entend "la sexualité sans amour, ce que les pandits appellent la luxure, terme qu'ils utiliseraient aussi pour l'instinct du taureau ou de l'étalon" (1945 p. 79).

De la libération sexuelle, REICH attend "l'individu sain", (REICH 1970 p. 50), celui-là même que NEILL espérait dès 1914. "L'individu sain", dit REICH, n'a pratiquement plus de moralité en lui, car il n'a pas de pulsions qui appellent l'inhibition morale ; ce qui subsiste d'impulsions anti-sociales est aisément contrôlable" (idem). Sociable, l'homme espéré par REICH est aussi un homme libre, capable de travail volontaire et de joie de vivre" (idem). Aussi échappe-t-il à la "peste émotionnelle", à "Modju".

Sans doute n'est-il pas sans importance que cet homme capable de joie de vivre soit aussi -et c'est un point fondamental dans l'oeuvre de REICH- dégagé de toute soumission à une autorité, de tout asservissement à un führer. REICH lui-même se veut "indépendant de tous mouvements et partis" (ib. p. 19). Sur cette question, il apporte à NEILL une réponse à ce qui, pour lui, depuis 1920, était resté une préoccupation : la psychologie des masses. Dès 1920, NEILL, en effet, recommandait de lire La Foule de G. LEBON (1920 pp. 125-126) et cherchait à comprendre cette foule qui "n'a pas de tête, ...ne peut que sentir... et dont le trait caractéristique

est son émotion" (1920 p. 66), "cette foule dont les membres semblent perdre toute individualité" (ib. p. 129). Cette réflexion avait été réactivée lors des séjours en Allemagne où il avait vu, sans très bien comprendre, monter antisémitisme et fascisme et s'organiser les mouvements de jeunes.

Paradoxalement, la rencontre de REICH semble calmer les élans missionnaires de NEILL qui, peu à peu, vont faire place à un "humanisme" plus dépouillé. A cela, tiennent sans doute plusieurs raisons. Avec la végétothérapie, NEILL, d'une part, découvre ses motivations inconscientes et ses attitudes. REICH lui a permis de comprendre en particulier "qu'il réprimait sa haine, essayant trop d'être une personne chrétienne" (1953 p. 11), ce à quoi, toutefois, bien des années plus tard, NEILL répond encore singulièrement : "je trouve difficile de haïr" (idem). Il n'est pas sûr qu'il n'y ait pas, d'autre part, chez lui, l'expression d'une prudence, car REICH est là pour illustrer le destin des pionniers. Lorsque NEILL le rencontre, REICH est en effet rejeté de partout, autant pour ses origines juives que pour ses idées. Ancien assistant de FREUD, membre, depuis 1920, de la Société Psychanalytique de Vienne, directeur, de 1924 à 1930, du séminaire de thérapie psychanalytique, il est exclu depuis 1934 de l'Association Psychanalytique Internationale dont il était membre depuis 1924. Communiste depuis 1927, inscrit au parti autrichien, puis militant au parti communiste allemand, il n'a plus "l'imprimatur" de Moscou. Sa vie elle-même n'est qu'une errance. Quand NEILL fait sa connaissance, à Oslo, il vient de Suède, chassé du Danemark, d'Allemagne et d'Autriche. Ainsi, comme le remarque M. HEMMINGS, en le rencontrant, NEILL rencontre aussi "un second futur crucifié" (R. HEMMINGS 1972 p. 148). Il n'est pas sûr que, tout comme LANE et, plus secrètement comme NEILL lui-même, il n'ait reconnu là son véritable destin. M. CATTIER ne doute pas que "REICH s'est identifié au CHRIST et s'est pris pour un nouveau messie" (op. cit. p. 212). NEILL pareillement se dit "sûr qu'inconsciemment il recherchait le martyr"... "Meurtre du CHRIST dit-il est presque autobiographique ... il avait déjà été un martyr avant que je ne le connaisse" (1980 p. 180). Quoi qu'il en soit, la "passion" de REICH, qui devait prendre fin à la prison de Lewisburg aux Etats-Unis, fit dire à NEILL "qu'il est toujours dangereux de défendre la vraie liberté" (ib. p. 181).

Or, les deux hommes sont très proches et REICH associe pleinement NEILL à ses travaux : "Mon cher NEILL, lui écrit-il en 1948, je ressens chez beaucoup une hésitation, une répugnance fondamentale à se déclarer clairement et loyalement en faveur de notre oeuvre. Je vous saurais gré..., de proclamer bien haut que les psychanalystes et quelques psychiatres qui n'osent attaquer ouvertement mon oeuvre, sont assez lâches pour recourir à la calomnie, au mensonge et à la dénonciation" (MARY HIGGINS 1972 p. 235). L'oeuvre de NEILL est, aux yeux de REICH, le versant éducatif de son oeuvre scientifique, comme en témoigne son souci de recommander expressément, dans l'introduction de son ouvrage La Révolution Sexuelle, l'ouvrage de NEILL The Problem Family..., qui "invoque le principe de l'économie sexuelle" et qui, dit-il, "s'est vendu immédiatement à des milliers d'exemplaires" (REICH 1970 p. 18). Summerhill est l'exemple même "des établissements modèles d'éducation collective"... qu'il rêve "d'installer en divers lieux" (ib. p. 369).

Quelles qu'en soient les diverses causes, le discours de NEILL change peu à peu. Il prévient les pionniers qu'ils n'ont pas "à se croire différents des autres" (1945 p. 112 - 1953 p. 190) et à "se séparer du reste de la foule" (1945 p. 117). "A porter des sandales (signe, semble-t-il, distinctif des éducateurs nouveaux anglo-saxons), on ne peut que se mettre à l'écart de l'humanité" (ib. p. 114). De même, après avoir souligné son admiration pour GHANDI et KRISHNAMURTI, avertit-il ses lecteurs que ni lui, ni ses professeurs ne "sont devenus des saints" (ib. p. 19). Il demande aux pionniers de ne pas se considérer comme "saints de plâtre" (ib. p. 113), ni de tomber dans "la suffisance du sacrifice de soi qui fut la raison de la crucifixion du CHRIST, sauveur de l'humanité" (ib. p. 114), c'est-à-dire de se faire "martyr chrétien" (idem). Il se sent pour sa part dégagé de toute critique en ce sens, puisqu'aussi bien, s'il se "sacrifie beaucoup", c'est "pour des choses importantes" ; par ailleurs "le travail est si fascinant, qu'il est en lui-même une récompense et un plaisir" (idem).

Cette attitude ne l'empêche pas de reprendre son message, conforté par celui de REICH. En 1945, il note qu'il est intéressé par "l'âme humaine" (1945 p. 61), qu'il veut "des gens plus heureux, plus équilibrés en caractère, plus satisfaits de leur vie affective" (ib. p. 12), "des hommes et des femmes... qui ont une vision sincère de la vie" et dont le succès est "un succès intérieur" (ib. p. 139)... Déjà, en 1922, à Hellerau, il s'émerveillait de ce que le professeur de travail manuel, le professeur ZUTT, pouvait affirmer que "le but du travail manuel et de tout travail est de donner la joie" et se disait capable de sentir la joie de l'enfant "au son de sa lime et de son marteau" (1922 p. 159). Pour NEILL, à tout cela, "nous ne pouvons pas trouver la réponse à moins que nous fassions de la psychologie le fondement de tous nos plans" (1945 p. 12).

La réponse est aussi dans "les masses, le peuple qui n'ont jamais été atteints" ; "le futur est dans les masses, non dans les classes ; le progrès ne peut venir que d'elles, mais la route sera longue et difficile" (ib. p. 90). Cette route qu'il a depuis longtemps empruntée est celle que suit aussi REICH, "seul homme à avoir donné au prolétariat un message" (idem) ; et c'est d'abord "un message nouveau sur la sexualité" - "Sa voie, dit-il, doit être suivie" (idem). "Un homme avec une vie sexuelle n'est pas seulement un bon travailleur, mais quelqu'un de plus heureux, plus équilibré" (1953 p. 78). "La répression sexuelle, dénonce-t-il, planifiée inconsciemment par le capitalisme" (1936 p. 64), travaillant "si bien... avec le colonialisme" (ib. p. 65), "castre symboliquement les travailleurs" (ib. p. 64). "La répression de la sexualité, s'écrie-t-il en 1939, fait... des travailleurs des boeufs sans feu ni énergie, de telle sorte qu'ils n'ont jamais le courage de combattre pour leurs propres droits" (1939 p. 71). La critique est reprise en 1945 et en 1953 et s'adresse cette année-là, comme dans le Log, 25 ans plus tôt, à ceux-là mêmes qui assurent la permanence de l'aliénation, l'Ecole, "les enseignants", "l'Eglise" et, thème spécifiquement reichien, "la famille" (1953 p. 78).

Dans cette quête du bonheur, le progrès matériel ne vient qu'au second plan. "Beaucoup, note-t-il, diront avec les communistes que, lorsque la question économique sera résolue, la vie sera pleine, satisfaisante et libre... Je ne le crois pas, répond-il, le peu que nous ayons vu avec la liberté économique n'a pas été encourageant... ; la liberté économique qui construit une cuisine électrique américaine ne conduit pas à un plus grand bonheur, une plus grande sagesse ; tout ce qu'elle fait, c'est de permettre plus de confort" (1945 p. 25). De cela, NEILL se félicite ; il n'hésitera pas à défendre la "civilisation mécanique" (ib. p. 49) qui permet d'avoir plus de production, de meilleurs logements, un standard de vie plus élevé... toutes choses bonnes à espérer, toutes nécessaires pour un monde heureux" (1953 p. 76). Déjà, en 1926, il n'était pas sans espérer que ses enfants libres (deviendraient) des pionniers en abolissant les sales besognes de la vie" (1926 p. 125) et que, d'ici à ce que la société ait trouvé un moyen de faire mécaniquement tous les sales travaux, elle (payerait) chaque mineur et chaque égouttier pour des journées de quatre heures" (idem).

Tout cela, dit toutefois NEILL, "est accepté automatiquement et perd de sa valeur. La solution économique seule ne libérera jamais le monde de sa haine et de sa misère, de ses crimes, de ses scandales, de ses névroses et de ses maladies" (1953 p. 25). "Pourquoi les hommes, s'écrie-t-il, ont-ils plus de maladies que les animaux ? Pourquoi les hommes haïssent-ils et tuent à la guerre alors que les animaux ne le font pas ? Pourquoi le cancer augmente-t-il lorsque des millions sont dépensés pour la recherche sur son traitement ? Pourquoi tant de suicides ? Pourquoi autant de crimes sexuels ? Pourquoi la haine et le lynchage des nègres ? pourquoi le commérage, la calomnie, la jalousie, l'envie et la rancune ? Pourquoi la persistance de religions qui ont depuis longtemps perdu leur amour, leur espoir et leur charité ? Pourquoi la sexualité est-elle une plaisanterie polissonne ? Pourquoi la bâtardise est-elle une disgrâce sociale ? Pourquoi une centaine de pourquoi à propos de notre civilisation excellente et tant portée aux nues ? Je pose ces questions parce que je suis par profession un maître

et que j'ai à travailler avec des jeunes (1953 p. 25). Pour NEILL, pas un homme n'a réussi, "s'il est malheureux, s'il a des complexes, des fixations inconscientes... L'homme peut avoir une réussite extérieure et être une mer de conflits et de misère intérieure" (ib. p. 139). "Il est plus important de laver le linge dans une maison heureuse que d'avoir une machine à laver et une vie de chien et de chat à la maison" (ib. p. 68). Pour NEILL, la maison heureuse assure le bonheur de chacun et l'harmonie sociale.

Sans doute, n'est-ce pas sans une certaine fierté qu'il peut voir, au fil des années, à Summerhill, dans son école, se profiler une réponse à cette société corrompue. Son travail, à ses yeux, se situe dans un mouvement dont font partie "LANE, FREUD, STEKEL, REICH, E.F. O'NEILL, Edmond HOLMES, MAC MUNN et bien d'autres", tous "scouts d'une armée progressiste" et, "même si certains meurent, l'armée avance, envoyant d'autres scouts en éclaireurs" (1939 p. 164). "Le travail fait à Summerhill se poursuivra, dit-il... "The Little Commonwealth a inspiré Summerhill" et "Summerhill a inspiré Aitkenheads Kilquhanity House en Ecosse". Ainsi pense-t-il que "la boule de neige grandit" (1945 p. 36). Il s'agit là d'un "mouvement surgi de l'inconscient des peuples" puisqu'il s'est manifesté simultanément en Europe et en Amérique" (1939 p. 164). Dans ce "mouvement ascendant", "tous les yeux sont tournés vers les barrières du nouvel ordre". Pour cette "bataille... entre les forces aspirantes et les forces inertes, entre le progrès et la tradition" (ib. p. 165), il convie les jeunes qui pourraient entreprendre "une campagne pour convertir les parents à leur vue, essayant par exemple "de les éblouir à propos de la psychologie de l'enfant" (1939 p. 167). Cette jeunesse, "aujourd'hui sans pouvoir" (1945 p. 12), "ces enfants, doivent être prêts pour l'Etat mondial que WELLS et d'autres ont annoncé" (ib. p. 117), prêts pour "gouverner le monde" (ib. p. 123). En 1932, il demandait déjà "aux enfants de devenir les guides de la destinée humaine" (1932 p. 71).

En cela, "Summerhill" montre le chemin (1945 p. 123). Quatre années avant que ne meurt celui qui espérait "un renouvellement biologique de l'humanité" (REICH 1970 p. 297), NEILL peut

constater que "les résultats observés jusqu'ici" à Summerhill "suggèrent le commencement d'une nouvelle civilisation" (1953 p. 42 - 1970 p. 104). Pour lui, le mouvement annoncé là "s'amplifie et continuera de s'amplifier malgré les réactionnaires qui veulent préserver leur pouvoir à tout prix" (1945 p. 123), malgré "la peur de la nouvelle génération" (ib. p. 124) et ces "vieux... qui, ayant passé l'âge des passions, des romances et du rêve... refusent jalousement à la jeunesse sa joie et ses jeux" (ib. p. 121). Ainsi, commence à ses yeux à se réaliser le projet de Gretna Green d'"améliorer le monde" (1916 p. 19) et de "produire une génération meilleure" (ib. p. 74).

Sept années de silence lui seront nécessaires pour sortir de ce rêve caressé au lendemain de la guerre. Qui, de ses nouveaux lecteurs, pouvaient savoir quelle amertume se cachait sous sa remarque de 1960 : "ma destinée n'est pas de réformer la société mais d'apporter le bonheur à un tout petit nombre d'enfants" (1970 p. 37). Nombreux furent ceux qui virent là son seul objectif. Cet échec pourtant, ne devait en rien entamer sa satisfaction.

On le voit, durant toutes ces années, les influences auront été nombreuses et fortes. NEILL toutefois aura gardé sa ligne de conduite : permettre à chacun d'atteindre une liberté intérieure, condition du vrai bonheur et de l'amour entre les hommes. Il ne méconnaît pas les problèmes sociaux, mais très tôt, il se montre méfiant vis-à-vis des chances de réussite de tout engagement politique et social. La transformation des mentalités est fondamentale. C'est en cela que l'Education trouve son rôle.

## CHAPITRE III

### Summerhill ou l'éloge de l'éducation

---

Lorsque NEILL crée sa Section Internationale puis Summerhill, il a, contrairement à l'époque de son séjour forcé à Gretna, un projet. Il veut être éducateur et sait comment sera son école. Dans les années 1919-1920, il a fait un choix pour l'accomplissement de sa mission ; ce choix peut paraître surprenant, car, en même temps qu'elle lui offre une compréhension nouvelle de l'homme, la psychanalyse lui fournit une voie royale pour réaliser son objectif, à savoir permettre à chacun de se connaître. Ainsi, lui, qui, au sortir de l'Université ne voulait à aucun prix être enseignant, ne deviendra pas non plus psychanalyste. Pourquoi donc ?

Tout, en 1920, le porte à cela. Il se dit lui-même atteint "d'un complexe de psychanalyse" (1920 p. 30). Il a lu Psychopathologie de la vie quotidienne (ib. p. 151) et les oublis, les actes manqués, ceux des autres et les siens, font ses délices. "L'interprétation" des rêves lui paraît "l'une des études les plus fascinantes qui soient" (ib. p. 153). Avec tant d'outils, son souci de vérité ne connaît que peu de limites. A propos de ses bottes, il note par exemple : "je les ai achetées pour que les gens me remarquent, j'ai un complexe d'infériorité..." (ib. p. 26) ; à ses collègues, il conseille la lecture de FREUD, JUNG, FERENCZI, JONES, PFISTER. Il traverse à ce moment-là sa période la plus freudienne.

C'est pourtant en cette même année que s'opère chez lui une prise de distance, par rapport à FREUD d'abord, par rapport à la psychanalyse ensuite. Terminant son ouvrage de 1920, il écrit en effet : "relisant ces pages, j'ai un peu envie de les jeter dans le feu. Je me trouve en désaccord avec mes affirmations d'il y a quelques semaines... J'étais plus ou moins complètement freudien et d'une manière un peu légère, j'expliquais mes actions... on peut appeler ça du psychologisme... J'ai rêvé d'un train ; très simple : ce n'est qu'un symbole sexuel... la vie est trop complexe pour se réduire qu'à des <rien que> en termes de psychologie" (1920 pp. 240-241). NEILL achoppe surtout à propos du rêve dans lequel il refuse de voir "toujours un désir" (ib. p. 152). "Si je rêve que mon père est mort, les freudiens déclarent que je souhaite ou que j'ai souhaité inconsciemment la mort de mon père. Mais à coup sûr, un désir aussi alarmant prendrait une forme plus inoffensive s'il y avait une censure" (ib. p. 155). A Hellerau, l'année suivante, il s'interroge encore à ce propos : "on doit se méfier autant du symbolisme de l'Ecole de JUNG que du symbolisme propre à l'Ecole de FREUD, de STECKEL" ! (1922 p. 202). Soucieux, sans doute, de trancher, il note un jour dans son journal, sans humour : "Demain, j'essayerai de mettre en forme une théorie du symbolisme à partir de nos expériences actuelles. Trente filles sont d'accord pour collaborer avec moi" (idem).

Pour NEILL, d'abord, FREUD croit au péché originel (1920 p. 241) et JONES tout autant puisqu'il "semble avoir peur" de la coéducation et donc "d'accord avec les classes moyennes et supérieures pour associer le sexe et le péché" (ib. p. 75). Mais la critique touche rapidement la psychanalyse elle-même. Oubliant sa profession de foi de la connaissance de soi, il note : "... La psychanalyse fait beaucoup de bien, mais j'ai peur qu'elle puisse faire beaucoup de mal car, un de ces jours, le Professeur FREUD ou le Docteur JUNG vont s'emparer de Peter Pan, le prendre par la peau du dos et lui dire : <Mon gars, vous avez une fixation quelque part ; vous êtes le type parfait de la super-régression ; vous avez besoin d'être analysé>. Et Peter grandira et lira The Daily News"... (ib. p. 140).

"Lorsque nous connaissons tout en psychologie, le monde sera plutôt triste. Les freudiens ont dit que Hamlet est le résultat du complexe d'Oedipe de SHAKESPEARE et, si SHAKESPEARE n'avait pas eu une haine inconsciente de son père, Hamlet n'aurait jamais été écrit. En d'autres termes, si BACON avait découvert la psychologie de l'inconscient, SHAKESPEARE aurait pu être analysé et aurait pu aussitôt aller élever des abeilles au lieu d'écrire des pièces"...(ib. pp. 140-141). Oubliant sa recherche du bonheur intérieur, il poursuit : "C'est le névrosé qui guide le monde. C'est un rebelle et c'est un idéaliste. Pourtant, si vous l'analysez, vous trouvez quel pauvre diable il est. Sa noble croisade contre la vivisection est due à la poussée anormale de cruauté qu'il réprime en lui-même ; sa passion pour le socialisme vient de la peur qu'enfant il avait de son père et de sa rébellion contre lui. Les suffragettes ardentes qui cassent les vitres pour une cause juste le font seulement parce que le vote est un des symboles de leur libération d'un mari arrogant... Je voudrais savoir si, en l'an 5000, quand toute répression aura disparu, quand l'homme sera libre, il y aura quelques rebelles pour aiguillonner l'humanité ?" (ib. pp. 140-141). L'idée n'est pas nouvelle puisque, en 1916, il disait déjà avoir "une théorie selon laquelle les grandes pensées sont le produit de la maladie" (1916 p. 25).

A ces arguments là, que dictent peut-être quelques difficultés personnelles, NEILL ajoute, l'année suivante, une réserve plus technique, que lui suggèrent ses essais personnels de thérapeute. "Tout le monde sait, dit-il, que le point le plus difficile en psychanalyse est le transfert... c'est-à-dire le transfert des émotions infantiles sur l'analyste. En vérité, le grand échec de la psychanalyse a été ce transfert ; le patient trouve dans l'analyste un nouveau père, une nouvelle mère, un nouveau DIEU et sa dernière position est aussi mauvaise que la première" (1922 p. 205). NEILL résoudra aisément, on le verra, cette "difficulté".

En 1922, son choix est donc fait, même si ses élèves le poussent vers "des traitements individuels". Il déclare en effet : "mon travail est d'enseigner, non d'analyser" (1922 p. 74).

Les années apporteront d'ailleurs des arguments plus rationnels. "Du point de vue de l'éducateur, déclare-t-il en 1932, une bonne éducation doit produire des enfants qui, plus tard, n'auront plus besoin de psychanalyse. L'analyse est comparable au bistouri du chirurgien et le bistouri du chirurgien rouillerait si les gens vivaient sainement, avec de bonnes nourritures et de bons exercices. L'éducateur a pour but d'offrir à l'enfant <le pain complet psychologique et les jus de fruits qui donnent la bonne santé psychologique>"(1932 p. 237). A cela s'ajoute une limite qu'impose "l'état actuel de la psychologie" : "Malheureusement, la psychanalyse est limitée ou rendue impossible par différents facteurs : elle coûte cher, dure longtemps, est impossible dans les petites villes de province" (1939 p. 26).

Face à cela, "l'éducation n'est pas <une> chose importante, elle est <la> chose importante (1932 p. 100). NEILL reprendra souvent cette argumentation, par exemple en 1945. "Les individus se font analyser mais, même si l'analyse était la panacée, on ne pourrait pas envoyer toute l'Angleterre à Harley Street... aussi la solution n'est pas dans la méthode individuelle... Je crois que si nous éduquons les enfants hors de toute peur et de toute autorité, ils formeront une population qui ne sera plus poussée par des complexes cachés envers le père, la mère, le sexe, la religion ou autre... Il n'est de solution que si l'on éduque l'humanité" (1945 pp. 141-142). "Si les gens qui cherchent une nouvelle société ne cherchent pas en même temps une nouvelle éducation, ils ne sont pas du tout des progressistes" (ib. p. 151). Son argumentation glisse parfois d'ailleurs du constat à l'accusation. "La psychanalyse, dit-il en 1945, en se spécialisant dans l'individu a échoué à se donner une perspective... Summerhill, au moins, travaille avec un groupe, une communauté, tandis que le freudisme reste dans les salles de consultation" (ib. p. 21) ; "Si la névrose individuelle, est due à la répression, le mouvement freudien devrait lutter pour une société non répressive. Les psychanalystes dénoncent avec raison la répression sexuelle, pourtant je ne vois pas leurs chefs de file oeuvrer pour une nouvelle attitude par rapport au sexe... Si elle échoue à rejoindre le mouvement social, ce sera une

grande tragédie car le génie de FREUD est trop grand pour être confiné dans les salles de consultation... Sa zone évidente d'influence est l'éducation" (ib. pp. 21-22)... "La psychanalyse cherche à guérir le mal au lieu de s'attaquer à ses causes" (ib. p. 65).

NEILL éducateur aura trouvé auprès de REICH un appui puissant. REICH lui-même voit dans son intérêt pour les masses la raison de son exclusion de l'Association psychanalytique. "Je me sentis attiré par le monde extérieur, par la sociologie. Dorénavant, une seule question me préoccupait : quelle est l'origine de cette misère ? Ce fut le début de notre désaccord" (MARY HIGHINS 1972 p. 58). Analysant en termes scientifiques la rupture, REICH note : "tandis que FREUD mettait au point sa théorie de la <pulsion de mort>, aux termes de laquelle <la misère vient de l'intérieur>, je m'en allais, moi, à la rencontre des masses"... (idem)... "J'avais tiré les conclusions sociales de sa théorie de la libido. Aux yeux de FREUD, c'était la dernière chose à faire" (ib. p. 59). Pour REICH, les prolongements sociaux de la théorie de la libido sont... "de grands changements en matière d'éducation, de puériculture, de vie familiale" (ib. p. 60). Ainsi, pour lui il est temps de "renverser la vapeur" dans le domaine de l'éducation (REICH 1972 p. 300). Cela est d'autant plus fondamental que selon ses vues, la conjonction des structures socio-économique et sexuelle de la société ainsi que sa reproduction structurelle s'opèrent toujours au cours des quatre ou cinq premières années de la vie" (ib. p. 50). "Toutes les sociétés démocratiques ont pris des initiatives isolées... mais ces tentatives dispersées sont noyées dans les miasmes pestilentiels que les éducateurs et les médecins biologiquement engourdis et moralisateurs répandent sur toute la société" (ib. p. 300).

A la permanence de cet engagement d'éducateur, fait pendant chez NEILL, la permanence de Summerhill elle-même. REICH lui-même ne bouculera rien ; au fil des années, seul aura changé le statut juridique de l'école. Lorsqu'elle se crée en 1924, les écoles de fondation libre, religieuses ou non, sont autorisées. Bien plus, elles sont une tradition. C'est sur elles d'ailleurs qu'a reposé l'enseignement jusqu'en 1870, date à laquelle s'est développé un enseignement obligatoire financé par l'état, créant ainsi le double système de deux types d'écoles entretenues par l'état. Summerhill est alors régie par la loi de 1902 ; à ce titre, elle peut être totalement indépendante et n'aurait à rendre de compte devant les autorités locales que si elle souhaitait des subventions de celles-ci. En revanche, la loi de 1944 met un terme à cette possibilité, en rendant obligatoire l'inspection dans les écoles, même dans celles qui n'appartiennent pas au système. C'est en vertu de cette loi qu'a lieu la première inspection les 20 et 21 juin 1949 (1953 pp. 162 à 172 - 1970 pp. 79 à 87).

Statuts et déménagements temporaires mis à part, rien semble n'avoir changé dans Summerhill au fil des années. Tout d'abord dans son aspect. Les bâtiments qui sont restés les mêmes pendant toutes ces décennies et que les arbres immenses du parc cachent aux yeux des visiteurs frappent par leur modestie. Ils s'ordonnent autour d'un <cottage> fait de briques et de bois, semblable en cela à tous ceux du Suffolk. Le rez-de-chaussée est divisé en plusieurs grandes salles. La plus vaste sert pour les réunions, pour les fêtes et le théâtre. Outre une cheminée, elle ne comporte que peu de meubles, divers sièges, divans et fauteuils. On accède par une échelle à une petite loggia rustique sur laquelle sont entreposés les matériels de sonorisation. Ici, en effet, et comme partout dans l'école, le mobilier est réduit à sa plus simple expression : "le mobilier, pour l'enfant, n'existe pratiquement pas. Aussi à Summerhill, nous achetons de vieux sièges d'automobiles ou d'autobus" (1970 p. 130).

Une bibliothèque jouxte cette grande pièce. Les livres y sont nombreux. Enfants et adultes peuvent y trouver ce qui les intéresse. Des fauteuils, des chaises, des tables et un piano la

meublent. Lors de notre séjour, nous n'y verrons que deux enfants qui l'utilisent... pour leur sieste !

L'étage est occupé par des dortoirs. Certains élèves (les plus grands) y ont une chambre personnelle ; certains enseignants aussi. Comme le dit M<sup>me</sup> VALLOTTON, ancienne directrice de l'Ecole DECROLY de Saint-Mandé, qui se rendit à Summerhill en février 1973 : "Certains des adultes ont portes ouvertes, laissant les enfants envahir leur intimité, d'autres ferment à clef leur domaine" (M<sup>me</sup> VALLOTTON 1976 p. 8). A ce même étage, se trouve aussi un appartement qui fut celui de NEILL avant qu'il ne déménage dans un autre "cottage" situé un peu à l'écart.

A l'arrière du bâtiment principal, se trouvent les réfectoires, les cuisines et une autre bâtisse, plus petite, construite en dur, qui abrite l'atelier pour le bois. Il ressemble à tous les ateliers du monde, avec ses établis, son outillage abondant ; simplement le visiteur peut être frappé par le désordre qui vaut aussi bien pour les matériaux que pour l'outillage souvent en très mauvais état. "L'usure des objets à Summerhill suit un processus naturel" (1970 p. 34). "Si un garçon a besoin d'un morceau de métal... il prendra un de mes outils coûteux, s'il a la taille requise" (ib. p. 130).

L'enseignement est donné dans de petits baraquements, de conception très rustique, situés à l'arrière du bâtiment principal. Les salles de classe ressemblent à n'importe quelle salle de classe. "Chaque élève à sa propre table et son coin qu'il décore avec joie" (ib. p. 278). La décoration abondante, les élevages, les aquariums donnent à toutes une atmosphère particulièrement vivante. Les méthodes pédagogiques quant à elles sont, de la bouche même des inspecteurs, "traditionnelles" et pour certaines "étonnamment vieillottes" (ib. p. 83). Disséminés çà et là dans le parc, se trouvent aussi d'autres baraquements (ou même des caravanes) qui servent de logements à des enfants ou à des professeurs. L'un de ces bâtiments, d'ailleurs, n'est rien d'autre que l'ancienne infirmerie construite par NEILL lui-même, aidé de son personnel et des visiteurs. Les enfants avaient, à l'époque de l'édification, refusé

de participer (1937 p. 73). Une très grande serre abrite tout un ensemble de plantations. Une piscine, des terrains de sports, tennis et foot-ball complètent l'équipement.

S'il est dans la vie de l'école d'autres constantes, sa capacité à déconcerter le visiteur en est une. Tel fut le cas pour M<sup>me</sup> VALLOTTON qui écrit : "nous avançons décontenancés dans cet univers kafkaïen, entre les maisons lépreuses et une nature sans vie" (op. cit. p. 7). Elle avait fait l'expérience de Summerhill en hiver. "Je fus saisie tout de suite par la laideur et la tristesse des lieux. En hiver, certes, les arbres sont dépouillés, la terre est nue, les grands et froids bâtiments sont sans grâce, mais le sol battu parsemé de débris et de pièces détachées de bicyclette, le crépi des murs arraché, les arbres saccagés ajoutent leur note de morosité" (idem). Les enfants eux-mêmes semblaient, pour M<sup>me</sup> VALLOTTON, se fondre dans cet environnement. "Dans ce triste décor... circulaient des êtres sans regard : ils me semblèrent tous fort sales et dépenaillés, tous braguettes béantes, des genoux et des coudes qui passaient à travers les habits déchirés. Certains enfants, sous des casquettes à oreillettes, disparaissaient dans des canadiennes fourrées, boutonnées jusqu'au cou ; d'autres, tête nue, erraient en chemise Lacoste de coton à col ouvert, sans paraître sentir le froid le moins du monde..." (idem). A ces dernières lignes semblent répondre celles de NEILL : "L'enfant, lui, n'est pas conscient de la santé... La bonne santé qui règne à Summerhill est due à la liberté, la bonne nourriture et le bon air - dans cet ordre... En trente-huit ans... nous avons eu peu de malades..." (1970 pp. 165-166). L'impression est bien plus favorable en été. L'école devient en effet avec ses grands arbres, son jardin, un merveilleux cadre de verdure animé par toutes les activités des enfants qui jouent, s'affairent autour des animaux nombreux (chiens, chats, âne ou volailles) ou jardinent. A. FERRIERE lui-même n'aurait sans doute pas manqué de s'émerveiller de cette école à la campagne si ne se remarquait pas très vite un désordre réellement indescriptible

Des bicyclettes jonchent le sol, parfois à moitié démontées. Des carcasses de voitures gisent un peu partout dans le parc et servent de repaires aux enfants. "Dans quels coins perdus de nos six hectares se promènent les ciseaux et les marteaux, je n'en sais rien" (ib. p. 133). "L'école souffre beaucoup des destructions faites par les enfants" dit NEILL (ib. p. 13); ce que ne manque pas de remarquer M<sup>me</sup> VALLOTTON : "ces pièces n'ont plus de nom, elles se suivent aussi délabrées et <vandalisées> les unes que les autres ; une partie des lattes du plancher a disparu, les plinthes ont été arrachées, les revêtements des murs lacérés, les tapisseries restantes disparaissent sous les graffitis dont certains sont gravés jusqu'au plâtre ; je suis contente de ne pas pouvoir comprendre, quoique certains dessins soient déjà évocateurs. Ne parlons pas de la crasse qui s'étend partout. Il se dégage de tout cela une impression de tristesse. Seuls meubles, deux gros fauteuils-club montrent tous leurs ressorts, quelques lambeaux de cuir parlent de leur splendeur passée. Pas un jouet, pas un outil, mais beaucoup de détritrus, de terre, de branches et de cailloux. Toutes les vitres sont cassées ou fêlées" (op. cit. p. 9).

Les garçons semblent les responsables premiers de cette situation : "Les filles ne sont pas aussi destructrices que les garçons parce qu'elles ne rêvent pas de navires de pirates ou de hold-up" (1970 p. 13). Les dégâts sont particulièrement importants, pendant les périodes d'adaptation qui suivent l'arrivée des enfants et, semble-t-il, surtout pour ceux qui viennent d'écoles ou de milieux à discipline stricte. "On peut toujours reconnaître à Summerhill les élèves récemment arrivés d'un collège privé : ils sont les plus sales... il leur faut toujours un certain temps pour épuiser leurs énergies primitives..." (ib. p. 132). Mais il y a aussi toutes les destructions normales pour cet âge, dont NEILL dit qu'elles sont "inconscientes" (ib. p. 130). Le problème a toujours existé. En 1937, il notait déjà : "De temps en temps, je rêve de l'école que je construirais si j'avais de l'argent. Elle serait construite par le forgeron du village, du moins la partie affectée aux garçons et aux filles de 8 à 14 ans" (1937 p. 72).

Ainsi Summerhill est-il bien un lieu où l'adulte semble ne pas avoir imposé sa loi, ce à quoi le visiteur peut encore ne pas être préparé, comme en témoigne la remarque de M<sup>lle</sup> VALLOTTON : "nous surprîmes de très grandes filles vautrées sur des lits en train de fumer et d'écouter des disques d'un air ennuyé" (op. cit. pp. 7-8). Peut-être sont-ce de tels comptes-rendus qui firent s'insurger cet autre adulte qu'est M. RAFFERTY, qui s'écrie : "... Monsieur NEILL... il ne faut pas dire que c'est une école. Ce serait un mensonge grossier" (op. cit. p. 14). Bien des années plus tôt, les habitants du village tyrolien et ceux de Lyme Regis s'étaient indignés tout autant. Les journalistes, quant à eux, voyaient là, très vite, une école "à la va comme je te pousse" et "à la faites ce que vous voulez".

L'attitude des enfants ou même des professeurs déconcerte tout autant que les lieux. On a très vite, en effet, l'impression d'évoluer dans un monde où l'on n'est pas vu ; on se sent non intrus, mais étranger, impression que résume très bien M. VALLOTTON qui note : "Ils (les enfants) passaient à travers notre groupe sans nous remarquer, comme si nous étions des ectoplasmes" (op. cit. p. 7). Bien des années plus tôt, Ethel MANIN, écrivain et auteur d'ouvrages pédagogiques qui visita l'école pour la première fois en 1930 (R. HEMMINGS 1972 p. 60), avait vécu cette situation. Elle fut "un peu déconcertée... de ne trouver personne pour venir répondre lorsqu'elle actionna la cloche de l'entrée... Il n'y avait, dit-elle, que des bruits de fond, hurlements, cris et éclats de rire" (ib. p. 61). "On se sentait carrément de trop" (M<sup>lle</sup> VALLOTTON.op. cit. p. 7).

Sauf si les enfants ont suspecté un indésirable dont le type est, selon NEILL, "l'instituteur... surtout l'instituteur sérieux qui demande à voir les dessins et le travail écrit" (1937 p. 19 - 1970 p. 26) l'arrivant, pourtant, est toujours bien accepté. E. MANIN le soulignait en 1932 : "... Il y a un sentiment tout simple d'acceptation parce que vous êtes là... une simplicité qui peut être ressentie au premier abord comme un manque d'intérêt, ... mais qui est en réalité une absence habituelle de formalité et l'expression de votre appartenance avec la communauté... Vous

pouvez arriver à n'importe quelle heure de la nuit ou du matin, on vous dira tout simplement «Hello», même si on ne vous a pas vu ici depuis des mois" (noté in R. HEMMINGS 1972 p. 61).

Le rythme de vie, lui-même, au fil des années, n'a que peu varié. Aussi n'est-il pas surprenant que, pour décrire l'école en 1960, NEILL ait repris presque intégralement ses écrits de 1937. Il existe, tout d'abord, une organisation du temps immuable. Le petit déjeuner est servi de 8 h 15 à 9 h et le déjeuner de 12 h 30 à 1 h 45, en trois services, les plus petits mangeant les premiers, les plus âgés et le personnel en dernier. Un thé et un petit repas sont servis à 16 h. Le repas du soir a lieu à 18 h 30. Les cours ont lieu de 9 h 30 à 12 h 30. Ils sont facultatifs. "Ce qu'ils font l'après-midi, dit NEILL, je n'en sais rien" (1937 p. 66). "Chacun fait ce qu'il veut" (1970 p. 29). Pourtant chaque âge a ses occupations spécifiques. Les petits jouent, les plus grands ont des activités manuelles. Pour certains de ces derniers, un des "pub" du village semble un lieu habituel de fréquentation. Les jeunes sortent beaucoup moins. Pour ceux qui ont moins de sept ans la sortie n'est d'ailleurs possible que s'ils sont accompagnés. A dix-sept heures, les travaux reprennent de manière plus systématique, mais les activités artisanales sont, là aussi, les plus prisées.

Nombreuses sont les soirées de la semaine consacrées à une activité particulière. Lundi soir et jeudi soir sont habituellement réservés au cinéma en ville pour les enfants qui peuvent payer. Pendant de nombreuses années, le mardi soir, NEILL a donné, sur une question de psychologie, une causerie à laquelle assistaient professeurs et grands élèves. Les mercredi et vendredi sont consacrés à des activités artistiques, danses ou préparation et répétition de pièces pour la présentation du dimanche soir. Comme le dit P. LAGUILLAUMIE, "les enfants... se font auteurs, metteurs en scène, techniciens et acteurs". NEILL "participe avec beaucoup d'humour"... et "improvise très souvent avec des jeux dramatiques" (P. LAGUILLAUMIE 1971 pp. 128-129). A Summerhill, la fête tient une grande place et celle qui est organisée traditionnellement en fin d'année reste ancrée dans la mémoire de tous les anciens.

Le samedi soir, a lieu, à vingt heures trente, l'assemblée générale. Y participent tous les enfants et tous les professeurs qui le souhaitent. Elle se déroule dans la salle de réunion et c'est un spectacle assez extraordinaire qui ne manque pas lui aussi, de surprendre les visiteurs. M. VALLOTTON l'a vécu ; elle raconte : "Un bruit terrifiant nous guide vers la salle de réunion. Nous avons de la peine à y pénétrer et à trouver un endroit pour nous asseoir... Le chahut est indescriptible : jamais de ma vie je n'ai entendu pareille cacophonie, pareils hurlements et vu autant de corps se battre. Les enfants, eux, sont partout et dans toutes les positions : un grand garçon est perché sur le cheval d'arçon dont il talonne les flancs, il pousse des hurlements qui n'ont rien d'humain, des corps allongés, qui sur le ventre, qui sur le dos, se trémoussent sur le sol, des enfants se battent, d'autres se poursuivent. On entre, on sort, on crie, on hurle, on pleure, on rit aux éclats : c'est presque insupportable, car chacun essaye d'atteindre son paroxysme. Pourtant le bruit s'intensifiera encore lorsque chacun criera <shut up> au moment où l'élève qui va mener le débat vient rejoindre celui qui prendra des notes sur le cahier spécial. Le silence s'installe d'un seul coup et le débat s'instaure, bien ordonné. Ceux qui le souhaitent exposent le problème particulier qui les intéressent. Parfois sont abordés des problèmes intéressant toute la vie de la communauté. Tous peuvent s'exprimer et ceux qui le font, le font clairement, avec aisance, défendant fermement leurs points de vue, mais en gardant cependant une écoute extraordinaire (op. cit. p. 9).

Ce "saturday meeting" illustre ce qui, sans doute, assura, plus que toute autre chose, la permanence à Summerhill : le principe pédagogique du self-government. Vie collective et auto-détermination auront été les soucis constants de NEILL. En effet, lorsque la guerre terminée, il reprend un poste d'enseignant, c'est ce système qu'il essaye d'implanter à King Alfred School. C'est cet essai, d'ailleurs, qui entraîne son départ. C'est l'année suivante, d'une "école autogérée" (1920 p. 38) dont il rêve. A Hellerau, en 1921, l'école, si tôt ouverte, fonctionne en self-government.

Aussi bien, en ce domaine, NEILL n'a-t-il rien d'un novateur. En 1920, cette pratique pédagogique, si elle n'a pas une très longue tradition, n'est pas pourtant sans avoir connu des antécédents célèbres. Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, a été introduite la participation des élèves à la vie de l'institution, participation à l'enseignement et participation à la discipline. Les jésuites avaient mis en place le système des aides, prévu dans la Ratio Atque Institutio Studiorum (1559) et le recteur Jean STURM du Collège de Strasbourg, dans son règlement de l'école en 1538, proposait la participation systématique des élèves au maintien de l'ordre. Depuis lors, nombre d'expériences avaient été tentées. Celle par exemple, de Valentin TROTZENDORF, recteur du Collège de Goldberg en Silésie de 1531 à 1556, qui instaura en particulier le premier tribunal scolaire ; celle des Philanthropinums au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec Jean Bernard BASEDOW à Dessau ; celles aussi de C.G. SALZMANN à Schnepfenthal, de Martin PLANTA à Haldenstein puis à Marschlins. Dans cette dernière école, point particulièrement remarquable, les fonctionnaires étaient élus par les élèves. Ce type d'expérience devait être, en 1821, repris par J. J. WEHRLI disciple de PESTALOZZI.

La participation active des élèves à l'ordre et à la discipline de l'école est très répandue dans l'Angleterre de 1920. A Eton, à Harrow et, plus généralement, dans toutes les Publics Schools, les élèves ont des responsabilités. Cette collaboration trouve d'ailleurs une forme spécifique dans le système des préfets des célèbres écoles d'Abbotsholme, du Dr REDDIE, et de Bedales, de M. J.H. BADLEY. C'est le même système qu'on retrouve, aussi en Allemagne chez Herman LIETZ et à l'Ecole des Roches en France. Avec ses capitaines, nommés par le directeur, il est, en fait, basé sur une hiérarchie très stricte : Préfets de l'école, Préfets de maisons, Préfets attachés aux classes, comités, etc. Chaque élève se voit confier une responsabilité. Ainsi n'est-il pas celui de la démocratie directe qui selon M. BADLEY "eut fait triompher l'incompétence" (A. FERRIERE 1950 p. 63) mais celui "d'une démocratie par sélection" où "le mandataire ne se trouve pas tenu de respecter le point de vue de ceux qu'il représente". "Le peuple, dit A. FERRIERE, choisit son mandataire pour sa valeur morale

propre, confiant dans sa compétence pour s'informer, juger et décider selon le bien public, et mieux qu'une majorité de gens moins compétents ne saurait le faire (ib. p. 65). Enfin, J.R. SCHMID, pour sa part, note que le mouvement moderne du self-government est "presque indépendant de ces précurseurs" (1971 p. 83), marqué qu'il est par le souci de ne pas se trouver lié à la personnalité d'un éducateur mais de faire place à la spontanéité de l'enfant.

Or, cette spontanéité enfantine est, pour NEILL, la préoccupation essentielle. C'est en effet d'un courant américain qu'il dit se réclamer, courant américain qu'a justement introduit en Angleterre H. LANE, dans son Little Commonwealth. Là, il applique les principes de la George Junior Republic, fondée à Freeville en 1825. Si, dans cette communauté américaine, la forme de gouvernement a varié quelque peu d'une période à l'autre, l'idée principale de faire porter la responsabilité de tout le système sur les citoyens, obligeant la communauté à se gouverner elle-même, aura toujours été conservée. Ainsi la démocratie directe a-t-elle été préférée à une chambre de représentants. La vie de cette république était régie sur le modèle des administrations publiques américaines. Existait, en particulier, une municipalité, composée d'un maire et d'adjoints élus par les administrés. Existait aussi une constitution aux termes de laquelle les lois, sur proposition de n'importe quel citoyen, étaient votées par l'assemblée générale placée sous la présidence d'un citoyen et élue pour un an. Le président était assisté d'un secrétaire et d'un trésorier. Il dirigeait en particulier les institutions pénitenciaires et sanitaires de la petite république.

C'est de ce modèle que LANE s'est inspiré. Le Little Commonwealth repose, lui aussi, sur une base économique, puisque la communauté doit assurer ses propres ressources. Cela dit, la communauté n'est pas régie par d'autres lois et règlements que ceux que dictent les garçons et les filles et ce, d'ailleurs, bien que tous soient délinquants. Tous les vendredis soirs, se réunit une assemblée qui rend, en particulier, la justice. Le juge est

élu pour six mois au scrutin populaire et a pour charge d'émettre les sentences. Toutefois, toute décision peut être annulée par un vote, de même qu'il peut être renversé. Le point le plus nouveau et remarquable est que LANE peut être cité devant lui, comme qui que ce soit, et doit donc se conformer aux lois. Pour tous, le référendum est la plus haute autorité judiciaire.

NEILL, on s'en souvient, fut fasciné par une réunion des élèves de la Petite République. Ce mode de fonctionnement est ce qu'il aura eu pour souci de conserver, ne songeant pas toutefois à conserver la base économique. "Le gouvernement à Summerhill est, dit-il, de forme démocratique" (1970 p. 55). Il s'incarne dans l'assemblée générale, composée de tous les élèves et de tous les personnels enseignants ou de service, qui peut être convoquée en session extraordinaire. Cette assemblée est dirigée par un président élu au début de chaque trimestre. Dans cette assemblée, chaque citoyen, qu'il soit élève ou enseignant à une voix. "Ma voix, dit NEILL, a la même valeur que celle d'un enfant de sept ans"... C'est "la démocratie la plus honnête" (id. p. 55). Cette forme de démocratie a traversé les années. La description donnée en 1960 n'est, pour l'essentiel, qu'une reprise de la première, faite en 1937.

Ce gouvernement a pour mission tout d'abord d'établir des lois. Celles-ci visent essentiellement à protéger les libertés individuelles (loi contre le vol, contre les brimades), à protéger les élèves contre les dangers qu'ils peuvent ne pas toujours percevoir (sortie en ville à vélo pour les plus jeunes, baignades sans surveillance, cigarettes,...). Il a aussi pour mission de faire respecter la règle "de la propriété privée" (1932 p. 145). Cette assemblée a à connaître de toutes les plaintes relatives aux infractions et aux délits, qui pour la plupart donnent lieu à des amendes. Dans chaque cas le coupable peut faire appel. Des élèves sont chargés d'enregistrer les plaintes, de demander des procédures spéciales avec jury pour les cas demandant un jugement. Ce gouvernement intervient aussi dans l'organisation de certaines activités (sport, théâtre) pour lesquelles sont élus des comités.

Cette formule est toujours restée possible grâce au petit nombre d'élèves (jamais plus de 70) et, dit NEILL, parce qu'il ne s'y est "jamais développé de bureaucratie". Ainsi "tous les essais visant à rétribuer les responsables ont été battus en brèche" et "toutes les charges relèvent du volontariat" (1939 p. 189).

o  
- o o

La population n'a pas que peu changé à Summerhill. Elle frappe par son caractère cosmopolite. NEILL, pour qui rassembler des enfants d'origines diverses a toujours été un souci, se réjouissait dès 1937 de ce que son école accueillait "deux enfants noirs sans que les autres enfants fassent attention à leur couleur" (1937 p. 116). Dans les années soixante, toutes les régions du globe sont représentées et l'école a vraiment un visage international : jeunes Anglais, Français, Allemands, Scandinaves côtoient de jeunes Japonais, Américains. Après la publication de A Radical Approach to Child Rearing, le pays le plus représenté aura été l'Amérique. Ainsi, si, en 1960, on compte "cinq Scandinaves, un Hollandais, un Allemand et un Américain", (1970 p 21), en 1967, par contre, "soixante pour cent environ des enfants sont Américains" ; ce que confirment les chiffres de 1968. "La plupart ont lu Summerhill et demandent à venir" (1970 p. 26).

En matière de recrutement, les problèmes financiers ont souvent dicté leur loi et il lui sera souvent reproché la sélection par "l'origine sociale". Il est vrai que les élèves proviennent tous de la "middle class". En effet, la pension est relativement élevée. En 1975, par exemple, elle s'élevait à 1 200 F français par mois, sans compter les frais supplémentaires pour fournitures particulières, et... les dégâts. Par ce simple fait, les classes populaires se trouvent évincées. Summerhill sur ce point ne se distingue en rien des autres Ecoles nouvelles anglaises. R. SKIDELSKY qui en a observé huit, note que, sur son échantillon, "sept sont

des pensionnats au coût annuel élevé et, de ce fait, hors de portée de certaines classes sociales" (op. cit. p. 17). NEILL a toujours été très préoccupé par ce problème et son intention, à la différence de certains autres directeurs d'école, n'a jamais été de travailler pour une classe particulière, comme ce fut le cas, par exemple, pour Cecil REDDIE, fondateur d'Abbotsholm. Celui-ci disait : "Le but de l'école tertiaire que j'ai l'intention d'organiser n'est pas de satisfaire les fantaisies de quelques huluberlus, mais de répondre aux besoins normaux des classes dirigeantes de la nation anglaise réorganisée" (note in R. SKIDELSKY - 1972 p. 90). NEILL regrette très explicitement cette situation de fait : "... Les écoles privées sont une affaire de classe... Dans une vraie démocratie, les écoles privées cesseront d'exister" (1945 p. 96). Déjà, en 1921, lorsqu'il formait avec Christine des projets pour leur école, il songeait avant tout à une école populaire : "Notre école doit être le centre d'Hellerau : les gens doivent se sentir ici dans leur école. Je rêve de transformer le grand hall en un cinéma éducatif. Les enfants des écoles du voisinage viendraient pour y apprendre l'histoire, la géographie, la science, la littérature... et pour voir Charlie CHAPLIN... Le cinéma serait ouvert la nuit pour les gens d'Hellerau. J'en ai parlé l'autre jour avec un enseignant du village, mais il n'était pas d'accord... A nouveau, je rêve des gens d'Hellerau venant le soir se servir des ateliers de notre école ; je rêve de leur parler de psychologie moderne ; je les vois accourir nombreux pour emprunter nos livres..." Et NEILL ajoute, avec son humour habituel : "... Je les vois même les rapporter... ce qui prouve que mon rêve est bien un rêve..." (1922 p. 68). Ce rêve en effet le restera. "Elle (l'école) a été une affaire de classe pour la simple raison que les élèves devaient payer assez pour la faire vivre car elle ne recevait pas d'aide extérieure" (1945 p. 96). "Il y avait, il y a des difficultés... car pour nous la question est de joindre les deux bouts" (1937 p. 8).

NEILL ne pourra guère faire plus que permettre à certains enfants de parents temporairement démunis de rester à l'école. "Sans cesse, se présentait la situation de parents ne

pouvant pas payer plus longtemps la pension, et toujours, ma femme était la première à dire : « Bien sûr, votre enfant peut rester à Summerhill, et vous recommencerez à payer quand vous pourrez ». Parfois, nous en sommes arrivés à avoir jusqu'à dix pour cent de nos enfants qui ne payaient pas leur pension (1945 p. 158).

NEILL aura souvent rêvé, pour régler cette question, de rencontrer un milliardaire désintéressé. "Nous n'avons pas d'homme riche parmi nous pour prendre en charge nos problèmes financiers" note-t-il en 1937 (1937 p. 8). Quinze ans plus tôt, en Autriche, du sommet de sa montagne, il lançait, dans ses articles pour la revue New-Era, des appels désespérés. L'aide vint parfois. "Dans les premiers temps de l'école, un riche colonialiste, qui insista sur l'anonymat, nous aida une ou deux fois dans des situations difficiles, et plus tard, un des parents nous fit des dons importants : une nouvelle cuisine, une radio moderne, une nouvelle aile pour notre bâtiment... un nouvel atelier" (1937 p. 8 noté in 1980 p. 196). En 1950, "un garçon modeste" assure à Summerhill, pour sept ans, "une rente annuelle de mille livres" (1980 p. 196). C'est surtout après le succès de 1960 que les dons se font plus nombreux. NEILL note, dans le Times Educational Supplement que Henri MILLER vient de lui envoyer mille dollars (16 août 1963 p. 191). Joan BAEZ donne un concert pour Summerhill. Il reste que les droits d'auteur pour les livres et les articles et "l'appel à la générosité publique" sont utiles "pour maintenir l'école à flot" (1980 p. 197 et 198).

Assurer à son école un avenir sans problème était possible, mais toute solution risquait de remettre en question son indépendance. Ainsi NEILL aurait-il pu s'associer; il eut, à cet égard, beaucoup de propositions, la première dès 1921. Il rapporte quelques phrases de l'entretien : "... Et naturellement, si vous mettez dix fois plus de capital dans l'affaire, vous voudrez un droit de regard dix fois plus important dans son fonctionnement ? Il admit qu'il ne serait pas indifférent à la conduite de l'école. Merci beaucoup, Monsieur, lui dis-je, mais je préfère avoir trois enfants et la liberté que cinq cents et l'esclavage (1922 p. 209 repris in 1980 p. 198). Quarante ans plus tard, son attitude n'a

pas changé ; il affirme dans le Times qu'il recherche "un millionnaire mort", car "un vivant serait une catastrophe" (op. cit. p. 196).

NEILL aurait pu aussi demander une aide à l'état. Il s'y est toujours opposé. Au journaliste qui, dans le Times, lui demande : "N'avez-vous jamais demandé des subsides au gouvernement ?" il répond, convaincu de ce que cela est sans espoir : "non, j'ai peur; cela lui donnerait du pouvoir" (op. cit. p. 191). Cette position n'est d'ailleurs pas dictée par le simple fait que la société anglaise soit de type capitaliste. En 1944, il écrivait : "J'ai eu une école privée pendant vingt-trois ans. Avec le capitalisme, j'ai pu conduire mon école comme je l'entendais... j'ai eu des difficultés... Je sais que dans une Angleterre socialiste, la bourgeoisie qui aujourd'hui paye les pensions dans les écoles privées disparaîtrait. Bon... mais les pionniers resteraient et je me demande quelle serait leur position ? Le pionnier devrait aller vers son inspecteur ou quelque officiel et lui dirait : <j'ai une idée pour un nouveau type d'éducation>, espérant une autorisation. Mais le genre d'homme qui devient officiel est habituellement un esprit organisateur exécutant... et il aura le pouvoir de dire : <non, le comité n'approuve pas l'idée>. S'il obtient l'autorisation, il devra travailler avec les fonds de l'Etat, c'est-à-dire être ouvert à toute inspection par le comité, requis de montrer des résultats précis" (1945 p. 96). Ainsi, la conclusion (même après 1960) reste-t-elle la même : "Il ne nous a jamais été possible de prendre les élèves très pauvres. C'est une pitié..." (1937 p. 9). Tout au plus peut-il dire : "Mon école pourrait fonctionner avec des enfants de prolétaires sans changer de méthode ou de principe..." (1945 p. 96).

Si Summerhill recrute essentiellement dans la bourgeoisie, toutes les professions n'y sont pas représentées également. R. SKIDELSKI n'a pas été sans noter que la sélection n'est pas du seul type économique, mais bien aussi professionnel. Ainsi ne trouve-t-on pratiquement pas d'enfants de commerçants ou d'hommes d'affaires. Les parents qui envoient leurs enfants à Summerhill ont en général des professions groupées sous la rubrique "artistique"

(R. SKIDELSKI 1972 p. 18), c'est-à-dire qu'on y trouve des peintres, des écrivains, des acteurs, et souvent des professeurs. Ce constat date des années 70, mais le fait n'est pas nouveau. Ainsi, à Hellerau, la Section Internationale attirait-elle "les meilleurs artistes d'Europe" (1926 p. 214) et Summerhill, par la suite, ne cessa guère de compter parmi ses fidèles beaucoup d'écrivains célèbres.

R. SKIDELSKI souligne que, pour sa publicité, l'école a toujours fait état des résultats thérapeutiques obtenus. Il note, à cet égard, que 65 % des enfants scolarisés à Summerhill viennent de foyers désunis mais rappelle toutefois que, d'une part, "le divorce... est... peut-être... tout simplement plus courant chez les "artistes" et que, d'autre part, "les enfants venant de foyers désunis ne sont pas nécessairement troublés" (id. p. 20). Accueillir les "enfants troublés" a été effectivement un des objectifs de NEILL dès la fondation de l'école. Il ne faisait d'ailleurs, sur ce point, que suivre l'exemple de son maître H. LANE. Ainsi en Autriche en 1923-1924, sur le Sonntagberg puis plus tard à Lyme Regis, la plupart des enfants qu'il accueille sont des enfants difficiles. "Ce fut, dit-il, une époque mouvementée et les enfants difficiles étaient si intéressants qu'ils nous donnaient plus de joies que de chagrins" (1980 p. 156).

Sur ce point, pourtant Summerhill aura changé. Peu à peu en effet, NEILL aura cherché à écarter tous les enfants à problèmes. Ainsi peut-il noter en 1937, qu'il "pense" que l'école ayant "peu à peu reçu des enfants normaux ... la proportion d'enfants difficiles est la même que celle d'Eton" (1937 p. 10). Il refuse cette année-là deux élèves d'une Public School renvoyés pour vol et se justifie en disant : "Mon motif est égoïste, j'ai fait ma part en soignant des délinquants, et je souhaite que quelqu'un d'autre s'occupe de ce travail. Travailler avec de jeunes escrocs est un travail long, épuisant et, à la fin, un travail presque ennuyeux, car ces délinquants se ressemblent tous et après quelques années, la joie de la découverte n'existe plus" (ib. p. 11). En 1938, il cesse de prendre "les mauvais cas psychologiques" (1953 p. 31). Un peu plus tard, en 1945, il précise que,

bien que "travailler avec des enfants à problèmes soit intéressant et excitant..., presque un préliminaire nécessaire pour travailler avec les enfants normaux... (cela met notre patience ... notre égocentrisme d'adulte et notre possessivité à l'épreuve, ... nous apprend à être plus charitable)..., bien qu'il y ait obligation d'accepter tout le monde..., Summerhill n'a pas pour objectif de travailler avec des enfants à problèmes" (1945 p. 14). Les enfants qui lui sont confiés, le sont par des parents qui souhaitent leur donner "une éducation sans discipline arbitraire". NEILL regrette même que ses deux ouvrages The Problem Child et The Problem Parent aient donné par leur titre une mauvaise impression de l'école" (1945 p. 10).

Les problèmes financiers eurent pareillement, semble-t-il, une influence sur le recrutement des enseignants. "J'ai du mal à renouveler le personnel" dit-il (1980 p. 187). Il essaie en effet d'offrir des traitements identiques à ceux des autres écoles mais n'y parvient pas. Le manque à gagner pour un professeur se trouve compensé par la possibilité qu'il a d'être "nourri, logé, blanchi". Pour le logement, il lui faut parfois se contenter d'une caravane, installée dans le parc. En outre, pour un revenu moindre, le temps de travail est plus important que dans le secteur public, cela étant toutefois dû au style de vie communautaire : "Les bons professeurs se sont toujours servis de leur temps libre pour être avec les enfants" (idem). "J'ai eu plus d'ennuis avec mon personnel qu'avec mes élèves", confie-t-il en 1973. "Il n'est pas facile d'avoir un bon encadrement" (idem). La preuve en est qu'il semble ne se souvenir que de George CORKILL, dont il faisait déjà l'éloge en 1937 (1937 p. 18), qui travailla avec lui pendant trente ans, et qui, dans son enseignement de la chimie, "suivait les intérêts des enfants avec des travaux tels que la fabrication de la limonade et des feux d'artifice" (1980 pp. 187-188). Peut être les principes et pratiques pédagogiques déconcertaient-elles certains candidats. Cela ne l'empêche pas de penser que les professeurs étaient heureux (idem). C'est semble-t-il l'avis de ce professeur danois que nous rencontrâmes à Summerhill et qui, depuis qu'elle l'avait quittée, ne manquait pas d'y revenir, comme en pèlerinage, chaque été.

NEILL n'aura pas eu toutefois des difficultés de recrutement qu'avec ses seuls professeurs. C'est qu'en effet, s'il fut toujours très célèbre, cette célébrité est loin d'avoir suffi à assurer la survie même de l'école. Lorsqu'il arrive d'Europe, Summerhill, on l'a vu, ne compte guère qu'une dizaine d'enfants. Mais, à l'issue du bail de trois ans, en 1927, on en trouve vingt-sept (1980 p. 156) ; parmi eux, dans ces premières années, la fille d'Homer LANE. L'audience de l'ouvrage The Problem Child, et le désir de NEILL d'accepter tous les enfants, particulièrement les délinquants, permettent de faire croître l'effectif régulièrement. Ainsi accueille-t-on, pour un encadrement de 14 personnes, 42 enfants en 1931, et 70 en 1934. C'est d'ailleurs l'effectif maximum que l'établissement puisse accueillir. Le souci de refuser peu à peu les enfants difficiles n'affecte guère le recrutement, et, en 1945, la liste d'attente est longue (1937 p. 29). La plupart sont là, il est vrai, comme on l'a vu, moins pour les idées du directeur que pour leur sécurité.

Après la guerre, toutefois, le nombre ne varie pas d'emblée et le rapport des inspecteurs mentionne lui aussi 70 sujets, âgés de quatre à seize ans. Pourtant il diminue rapidement. En 1953, NEILL, en même temps qu'il annonce le début d'une "nouvelle civilisation" déclare que Summerhill vit des "jours d'incertitude et de peur" (1953 p. 103). Les médias d'ailleurs "suivent" l'évolution et, en 1957, The Chronicle écrit : "qui aidera l'école à (la faites ce que vous voulez)" (noté in R. HEMMINGS 1972 p. 154). La Summerhill Society fondée cette année-là a pour but premier d'aider l'école à ne pas fermer.

En 1961, le Daily Mail, pour le 40e anniversaire de Summerhill note : "triste anniversaire pour l'épouvantable école" et indique un effectif de 24 élèves (noté in R. HEMMINGS 1972 p. 155). Pourtant cet effectif remonte spectaculairement dans les mois suivants à 45 élèves et cela grâce à la publication de A Radical Approach to Child Rearing. Dès lors, c'est "l'invasion américaine" (1967 p. 26). L'enthousiasme, toutefois, ne gagne guère les sphères officielles puisque, cette même année justement, le

Département de l'Education décide de fermer l'école. Le mouvement de protestation qu'il soulève l'oblige à accorder un sursis qui, comme le note M. HEMMINGS, est moins le signe d'une reconnaissance que d'une attention portée à une relique (R. HEMMINGS 1972 p. 170). Huit ans après la mort du directeur, les élèves sont toujours aussi nombreux et les places à l'école difficiles à obtenir.

Voici donc précisée, cette toile de fond sur laquelle se sera développée la pensée pédagogique. Elle fut au service d'une mission : faire advenir l'amour entre les hommes. Ainsi, à Summerhill, sera-t-il avant tout question d'éducation morale. Dans la permanence de l'école elle-même, se pressent celle de toute la philosophie de son fondateur. Singulier destin que cet apostolat pour celui qui se souvint longtemps de l'enfant rejeté qu'il fut. Mais comment ne pas sentir déjà à travers cette évocation, l'influence possible sur son attitude d'éducateur. La vie elle-même de NEILL semble avoir été d'abord marquée par sa propre personnalité. Celle-ci fut rayonnement. The Student, New-Era, tous ses ouvrages lui auront assuré une audience à sa mesure ; Summerhill aura suscité l'enthousiasme des esprits généreux. Mais de même, peut se percevoir que NEILL fut un révolté, en opposition systématique ; il se sentit proche des crucifiés. Sa pédagogie en sera-t-elle marquée ? La question est de fond lorsque, de plus, il apparaît, qu'au-delà des aventures, des rencontres, celle des hommes et des idées, il fut un solitaire.

